

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

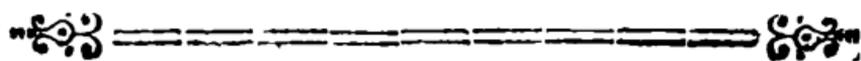
DEDIÉ AU ROI.



JUILLET 1752.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C . L I I ,





JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1752.



LETTRE

A Mrs. les Editeurs du Journal Helvétique.

MESSIEURS.

LA *Bibliothèque Raisonnée* * a donné ci-devant au Public une Pièce, qui étoit proprement de vôtre ressort, & que vous avés encore un plein droit de reclamer. C'est une Lettre allégorique adressée à *Mr. de la Mettrie*, alors vivant, sur son Ouvrage intitulé *Traité de la Vie heureuse par Senèque*, avec un Discours du Traducteur sur le même sujet. Elle vous appartient come Pièce Nationale, son but est de réprimer l'audace criminelle de ceux qui osent ataquier ouvertement

A 2

les

* *Bibliot. Raisonnée*, Tom. XLV. Mois de Juillet, Août & Septembre 1750.

les Mœurs & la Religion, ou de flétrir à jamais ceux qu'elle ne fera pas capable de ramener.

Come cette Alégorie est extrêmement véhémente, il ne sera peut-être pas inutile de détailler les circonstances qui l'ont produite, pour que l'on ne l'envisage pas come une vaine Déclamation, ou come l'effor fougueux d'une haine particulière.

Le Livre dont il s'agit étoit parvenu à des Persones de poids, Membres de diverses Académies célèbres, Gens du Monde, Amis des Homes, & pleins de respect pour la Vérité. Ce Livre circula; on le lût avec attention, & si l'on convint du feu qui y règne, & des agrémens du Stile, il n'y eut qu'une voix sur le but & le fond même des choses. A cet égard il fût jugé détestable. Et qui pouroit s'abstenir d'une telle qualification sur ce seul début *? *Arriver à la Vertu par la Connoissance de la Vérité, voilà ce qui forme le Souverain bien de Senèque & des Stoïciens en général. . . . Que nous ferons Anti-stoïciens!* (dit Mr. de la Métrie, avec transport) *Tout Ames, ils font abstraction de leurs Corps: Tout Corps, nous ferons abstraction de*

* C'est ainsi que l'appelle M. de Maupeituis, dans sa Lettre à Mr. Haller, publiée dans le Journal Helvet. au Mois de Mars 1752.

nos Ames. Nous ne comanderons point à nos Sensations.... Nous sentirons la Nature, l'Humanité & toutes les Vertus sociales. Nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre Vie que celle-ci. C'est-à-dire nous leverons hardiment l'Etendard de la Volupté: Nos Passions seules en feront la règle, & nos Dégouts en régleront la mesure. C'est la seule Profession qui convienne à une Ame que nous vous annonçons être mortelle.

O Pensée honteuse, & qui doit faire rougir les Mortels! s'écrie CICERON indigné; encore ne parloit il que de la crainte pusillanime de ceux qui oubliant leur Origine céleste, n'envisagent pas avec joie le moment qui doit les rendre à leur auguste Patrie. S'il les appelle *Aveugles & Insensés*, quel nom eût-il doné à ceux qui ont la bassesse de se réduire volontairement au fort des Brutes, & l'extravagance d'en faire trophée? Mais surtout, avec quel mépris, un Philosophe si sage, n'eut-il pas envisagé un Home, qui non content de penser, que son Ame est de boue, invite tous les autres Homes à s'avilir avec lui, & à perdre pour jamais le doux espoir d'un bonheur qui doit être le prix immortel de la Vertu?

Tels furent les sentimens qu'excita, chés des Persones éclairées & raisonnables, une

profession pareille, de la part d'un Homme, qui osoit se dire Philosophe; mais qui se caractérise mieux dans un autre Ouvrage *, en se nommant lui même un *franc Pyrrhonien*, & qui oubliant pourtant les apanages de ce beau Titre, qui l'oblige à douter de tout, a le front d'affirmer, dans celui-ci, que l'anéantissement qu'il prêche est aujourd'hui une Vérité démontrée. *Dans un Siècle aussi éclairé que celui-ci*, dit il, *il est enfin démontré, qu'il n'y a qu'une Vie & qu'une Félicité. DEMONTRE!* Quel terme, pour exprimer la chimère d'un Cerveau brûlé, une Pensée, dont tous les sages Païens ont eu horreur, l'Idée enfin la plus opposée à ce qui a été démontré mille & mille fois de nos Jours, non par des Génies superficiels, tels que LA METRIE; mais par les plus grands & les meilleurs Philosophes de nôtre Siècle! Voilà donc une allégation absolument fautive sur ce qui se passe de nos jours; car pour que cela fut vrai, il faudroit que quelqu'un au moins eût prouvé par des raisonnemens invincibles la mortalité de l'Ame: Mais c'est ce qui heureusement n'est point arrivé encore; de sorte que ce fait étoit allégué d'aussi mauvaise foi que celui qui le précède, *Dans tous les tems les plus reculés, l'entière destruction de nôtre Etre étoit une Vérité reçue**.*

* Vois l'Homme Machine. pag. 63.

** Pag. 64.

De telles inventions ne pouvoient éblouir que des Imbéciles, ni en imposer qu'à de pauvres Idiots, à qui l'Histoire ancienne & moderne de l'Esprit humain seroit entièrement inconnue. Il n'y a pas plus de gloire & d'humanité à tromper, par un tel stratagème, qu'à montrer de nuit le chemin d'un Précipice à un Voïageur, qui demande la droite route: Mais si ce n'est pas un trait de malice aussi noir, que celui d'un Home, qui de propos délibéré en égare un autre, c'est au moins la témérité d'un Sophiste, qui ose atester un fait contraire à sa conoissance, pour faire triompher une injuste Cause.

Magna mala super est audacia Causa.

JUVEN. Sat. 13.

Ce n'est là cependant qu'un premier trait d'une audace sans mesure. *Il a écrit contre tout le Monde*, dit Mr. de Mau-pertuis, *Il a excusé les Mœurs les plus éfrénées*; disons plus, il a cherché pour ainsi dire à doner de la sûreté, de l'émulation, de la joie & des récompenses à tous les Vices; tandis qu'il n'assignoit que dégouts, qu'ennuis, & qu'un Néant éternel pour prix des Vertus. Il incitoit, il enhardissoit les scélerats aux plus grands Crimes, en les rendant, autant qu'il étoit

en son pouvoir inaccessible aux remors , en leur promettant un calme aussi parfait que celui dont peuvent jouir les Saints. Par tout il sapoit l'idée du juste. Il anéantissoit toute Moralité, tout Devoir, toute Obligation. La Loi naturelle n'étoit rien à ses yeux que le préjugé de l'Education. Nul Droit, nul Pouvoir légitime, nul Législateur, & par conséquent nul Juge, nulle Rétribution, aux Actions humaines. Il ataquoit de front la Providence, l'auguste Divinité, dont il autorisoit les Mortels les plus exécrables à braver les Jugemens.

Tel étoit le Système affreux de *La Méttrie* : Jamais Home n'avoit osé porter à ce point la licence & la témérité de la Plume. L'Ouvrage étoit public ; il étoit lû par une infinité de Gens de tout ordre. Les Imprudens, qui sont en si grand nombre, humoient avec les profanes déclarés, le poison de sa Doctrine, tandis que lui même s'aplaudissoit du silence universel, en se flatant peut être d'avoir triomphé.

Les Persones sensées, qui s'en entretenoient avec scandale, doutoient encore si un tel Home étoit digne d'une réfutation sérieuse ; si même ce ne seroit point augmenter l'infection, que de remuer un pareil Cloaque.

Mais, repliquoit on, la Société, la Religion,

ligion, la Divinité, n'auront elles donc point de Vengeur? L'attaque directe des grandes Vérités, sur lesquelles repose la sûreté, le calme, & le bonheur éternel du Genre humain, ne fera telle point repoussée de façon à réprimer l'audace de ceux qui oseroient encore l'entreprendre, à l'ombre d'une fausse & téméraire Philosophie? Qui mérite moins de ménagement, que les Perturbateurs du repos public? Et combien n'importe t-il pas de détromper ceux qui suivent les Feux follets des phrases brillantes, en dévoilant le fond odieux qu'elles recellent? Ne pouroit on inspirer une honte salutaire à ceux qui l'admirent, éfraier des Scélérats qu'il enhardit, & préserver d'une Contagion funeste ceux qui jouissent encore de leur innocence.

Telles furent les Réflexions auxquelles on ne pût se refuser. Il n'étoit question que de sortir absolument des routes battues. La Personne, qui l'avoit proposé, ouvrit un plan, & se chargea de l'exécution. Voila, *Messieurs*, quelle fut l'occasion & le but de la *Lettre à Mr. De ***. sur l'Ouvrage intitulé, Traité de la Vie heureuse &c.* Elle fût goûtée par des Juges très éclairés, & l'on choisit pour la mettre au jour la *Bibliothèque Raisonnée*, come l'un des Journaux

naux les plus répandus, & le plus à portée d'être vû de Mr. de la Mettrie. On ne sauroit douter qu'il ne l'ait lue, & quoique très propre à repousser une ataque, ou à la tourner en ridicule, on n'a pas appris qu'il ait tenté de faire face à celle dont il s'agit. Et en éfet, il lui eut été difficile, malgré toutes ses ressources, de la tourner à son avantage, ni même de badiner avec succès, sur une Ironie de cette nature.

Si elle a imprimé du respect, & peut être de la crainte à l'Auteur de cet odieux Ouvrage, l'idée des Persones du plus grand poids ne laisse aucun doute sur l'heureux éfet que cette Lettre a pû & pourra encore produire. Voici en quels terme en parloit un Savant de Leyde, dans une Lettre du 3. Mars 1751.

Je n'ai trouvé personne, qui n'ait été très content de la Lettre à Mr. de la Mettrie, imprimée dans la Bibliothèque raisonnée. C'est la vraie manière d'écrire contre cet Homme. Il ne mérite pas qu'on l'ataque autrement. L'idée de cette Lettre est très bien trouvée, & l'Auteur en a tiré tout le parti possible.

Un des Hommes les plus célèbres de Paris, s'en étoit déjà expliqué ainsi dans une Lettre du 15. Sept. 1750. *J'ai lû avec grand plai-*

plaisir la Lettre sur l'Ouvrage attribué à Mr. de la Mettrie. Je n'y vois pas trois syllabes que je voulusse corriger. Elle est écrite d'un Stile fort & nerveux, & est sans comparaison plus démonstrative, que ne le sont les Ouvrages de Mr. de la Mettrie, dont le vice à tous en general est de ne jamais rien prouver, ce qui en est radical en des Ouvrages à système &c.

Enfin, entre bien des Jugemens respectables, on peut distinguer avec raison celui d'une Académie célèbre de France, exprimé de cette manière, dans une Lettre de son Secrétaire perpétuel du 19. Février 1751.

La Lettre sur l'Ouvrage de la Vie heureuse est un Morceau qui fait autant d'honneur au zèle de son Auteur pour la Religion, qu'à son génie. L'Ironie y est maniée avec beaucoup de finesse : Une Critique sérieuse auroit bien moins réussi à battre en ruine les sentimens impies de l'Auteur, qui excite contre lui l'indignation de tous les Homes à qui il reste une étincelle de Religion & de probité. C'est la précisément le cas du

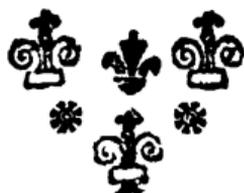
. *ridiculum acri*
Fortius & melius magnas plerumque secat res.

En voilà assez, Messieurs, pour faire connoître

noître à ceux qui écrivent, dans l'ivresse des passions, à quelle indignation & à quel mépris ils s'exposent de la part de tous ceux qui pensent, & pour ainsi dire de la part de la Société universelle. Il est inconcevable que personne au Monde voulut devenir un objet d'horreur, dans le tems qu'en faisant un bon usage de son Esprit, il pourroit être un sujet d'éloges & d'approbation. Que ceux qui sont tentés d'écrire d'une façon, je ne dirai pas, aussi insolente, mais simplement relachée, jettent les yeux sur cette nombreuse Jeunesse, l'espoir ou l'effroi de la Société, selon qu'elle sera vertueuse ou corrompue; qu'ils pensent à quel point elle est susceptible de toutes les impressions, & après en avoir pesé les suites, qu'ils prostituent leur plume au libertinage, s'ils l'osent encore. J'ai l'honneur d'être &c.

L... le 24. Mai 1752.

N. N.



LET-



L E T T R E

A Mr. de la Mettrie, sur son Ouvrage intitulé, *Traité de la Vie heureuse par Sénèque, avec un Discours du Traducteur sur le même sujet, &c.*

M O N S I E U R.

LE plaisir que je me fais de comerer avec les Homes Illustres de nôtre Ordre, me fait accepter, avec un extrême empressement, la Comission dont je suis chargé pour vous. C'est, de vous instruire de ce qui s'est passé à vôtre sujet, dans un Chapitre Général de nos Braves, qu'un petit nombre de Gens pusillanimes apellent *Scélerats*, & que nous nommons *Virtuosi*.

D'abord, vous ferai-je la description du Lieu où se tenoit cette célèbre Assemblée ? Réprésentés vous, *Monsieur*, un vaste Souterrain, où la lumière du Ciel ne perçat jamais. Ces Manoirs sombres, noircis par une fumée de Souphre qui s'y exhale continuellement, du fond du *Tartare*, sont éclairés par un milier de Torches ardentes
 alu.

alurnées dans ses Torrens. Cette épaisse lumière répandroit l'éfroi, plutôt que la joie, si ce n'étoit la seule qui pût éclairer nos yeux. Là, nous ne redoutons point les horreurs de la Solitude; la foule, qui y acourt de tant de Roiaumes, dans les tems marqués pour nos Convocations folemnelles, est plus que fufifante pour faire mugir les Echos. Peut-être croirés vous, que cet abord tumultueux de tant de Gens, ennemis jurés de la Subordination, va produire un Cahos afreux. Non, *Monsieur*, car s'il faut de l'ordre dans les Crimes, il en faut bien plus encore entre ceux qui s'y dévoient. Quand je dis Crimes, vous voies bien, que je parle le Langage du Vulgaire, puisque, selon vous & moi, il n'en est point de réels; toutes les Actions, come vous l'avés si bien démontré, étant égales de leur nature, les plus audacieuses font visiblement & les plus grandes & les plus belles. Il y a donc de l'ordre, des degrés de valeur & des prééminences dans nos Affemblées, & c'est le Mortel le plus célèbre par ses atentats, qui y préfide, selon le choix libre de tant de Héros. A la vérité c'est sous la Patente du Roi redoutable des Abimes: Le Conseil d'embas a le même pouvoir sur nous, qu'en a, chés les Rois, le Conseil d'enhaut. C'est
de

de là que nous viennent tous les Ordres, toutes les Instructions intéressantes, toutes les inspirations de ce noble Entoufiafme, qui produit de tems en tems des Efforts vigoureux, semblables au vôtre. Nous lui devons tout ce que nous fomes; nous en atendons tout ce que nous devons être, toute nôtre gloire & nos récompenses.

Ponirotatot * avoit la Présidence dans nôtre dernier Chapitre. Choisi exprès, pour honorer vos talens, & pour doner plus de lustre à vos travaux, à peine eût il pris sa place, dans un Siège de fer assés élevé, que tous les Membres de ce Conseil se partagèrent, selon les diverses Classes qui les distinguent.

Ne croiés pas, *Monsieur*, que les Chefs rangés les plus près du Trône fussent les *Trenck*, les *Brinvilliers*, ou les *Cartouches*. Ce n'est point l'atrocité des cas, c'est la témérité & la grandeur des entreprises, qui leur assigne le rang. Ceux qui empoisonent les Corps, ne sont placés que fort au dessous de ceux qui empoisonent l'Esprit, ou qui corrompent le Cœur. Ceux qui ataquent le Ciel précèdent ceux qui n'ataquent que la Terre, & cela étant, jugés avec quels cris, quels applaudissemens, quels

* Mot Grec, qui signifie le plus méchant de tous les Hommes.

quels hurlemens de joie fût reçue la proclamation de vos Ouvrages. Les *Vanini*, les *Tolland* baissèrent la tête, & se retirèrent plus bas, pour laisser vacante la place que vous leur avés ravie, & que vous occuperés, quand il vous plaira, à la tête de nos plus fameux Athlètes.

Mais, voici des détails plus intéressans: Ce sont les diverses réflexions, que produisirent vos Travaux Philosophiques. D'abord on admira, qu'un Génie de votre force, se fût consacré, de si bonne grace, à étendre les bornes de nôtre Empire; à rendre ses vûes, ses maximes, ses intérêts plus recomandables. Quoi! disoit-on avec une espèce d'extase, entre tant de genres de gloire que ce beau Génie pouvoit se faire, n'est il pas surprenant, qu'il ait préféré la nôtre; disons plus, qu'il ait préféré la nôtre à la sienne propre. Car peut-on douter, qu'en toute autre Science, il n'eût eû de brillans succès, & peut être des succès moins contestés? Ah! dirent plusieurs; il n'y a pas tant de Mœurs & de Religion sur la Terre. N'importe, repliqua celui qui parloit, il en reste assés pour lui attirer une horreur, dont il seroit à couvert par des travaux d'un genre tout différent. Avoüons le, c'est le comble du Héroïsme, d'avoir

encouru volontairement la flétrissure que redoutent comunément les Hommes, qui cherchent la gloire. Peut on douter, que s'il eût apliqué ses forces à rendre la Religion vénérable aux Hommes, ou seulement à inculquer les Maximes fondamentales du Gouvernement Civil, à prouver la nécessité & l'obligation des Mœurs, des Règles & du bon Ordre, il n'eût emporté les Suffrages des Puissances si intéressées à le maintenir, de tous les Individus qui aiment la paix, & de ceux même qui y répugnent, dans le secret de leur cœur, puisque, nous le savons par expérience, nous voudrions violer les Loix, pour nôtre utilité propre, & pour cette même utilité, nous voudrions que tous les autres les observassent. Il est donc visible, continua-t'il, que cet Home a renoncé, par un effort presque au dessus de la Nature, à un bien qu'à la vérité nous n'avons jamais connu; mais qu'on nous assure être très grand; je veux dire l'estime & la bienveillance, non seulement de cette partie du Genre-Humain, obscure à nos yeux, que l'on appelle les Sages, mais encore à la protection que doivent nécessairement les Rois, les Magistrats, les Sociétés entières, à tout ce qui apuie leur autorité, leur gloire & leurs avantages. Que si vous

y joignés encore l'intrépidité avec laquelle il brave l'intolérance de tous les Clergés du Monde, si redoutable en des choses de beaucoup moindre importance, si mal placée dans la plupart ; mais si naturellement à craindre, pour des attentats, qui sapent à la fois toute Religion ; vous conviendrés, *Messieurs*, que ce fameux Auteur renonce, en nôtre faveur, à tout ce qu'il y a de plus séduisant, une gloire pure, une réputation sans tache, une aprobation universelle. Vous reconoitrés aussi, qu'il a bravé la honte, les reproches, les peines même, qu'ont à redouter tous ceux qui rompent le lien des Sociétés, qui ruinent autant qu'en eux est, le bonheur du Genre-Humain : Et tout cela, *Messieurs*, il l'a fait pour vous, & pour nos comuns Supérieurs. Car qui l'en récompensera dans les Sociétés humaines ? Qui sentira le prix d'un pareil Service, sinon ce Prince redoutable, qui dans ses Palais brûlans préside à tout ce qui peut flétrir l'Humanité, qui travaille sans relache à deshonorer le Roi du Ciel, & à troubler l'Univers ?

C'est ainsi que parla l'un de vos Admirateurs. Il ne pouvoit qu'être dans vos intérêts, puis qu'il a juré une Guerre immortelle à tout ce que les Hommes les plus Philosophes révèrent.

Ne vous attendés pas néanmoins, *Monsieur*, que dans une Assemblée telle que la nôtre, il pût régner, sur aucun sujet, une entière uniformité. Ennemis de toute règle, il ne sauroit y avoir de point fixe de réunion, ni de motif auquel tous les Individus pussent adhérer.

Dans l'enfoncement poudreux & mal éclairé de cette Salle souterraine, étoit un de ces Génies, pour qui la gloire d'autrui est le plus cruel Suplice. Rongé d'envie, au récit de vos Exploits, il s'éleva, tremblant d'émotion, & tordant la bouche, il s'énonça en ces termes.

Que vous conoissés mal, ou que vous feignés de conoitre peu celui que vous admirez, lors que vous faites rétentir ces Voutes fumantes de la grandeur de ses Sacrifices! Que vous sacrifie-t'il en éfet qu'une réputation déjà perdue? Et à qui la sacrifie-t'il encore, sinon à un orgueil désespéré, qu'il élève sur les Autels come son unique Dieu? Ce Génie bouillant avoit parcouru toutes les espèces de gloire, & trouvoit tous les genres épuisés pour lui. Prévenu dans toutes les Carrières, par des Esprits d'une trempe de beaucoup plus forte, ou par des Ouvrages déjà immortels; désespérant de les atteindre, & d'être neuf sur aucun article; trop foible

pour créer ; trop vain pour se réduire à l'imitation ; trop inflexible pour s'attacher à rien de ce qui avoit été pensé avant lui, il n'a vû qu'un genre qui pût attirer sur lui les regards ; Genre bien facile, puis qu'il n'exigeoit que de l'audace. C'est d'attaquer de plus près & avec fureur ce que les plus téméraires avoient respecté, ou ce qu'ils n'avoient fait encore que rendre suspect. Quel gré lui faisons nous de s'être livré à la fumée de cet Encens, qu'il ne fait brûler que pour lui ? Quel compte lui tiendrons nous des périls auxquels il s'expose, soit de la part de ceux dont il détruit les espérances, soit de la part des Sociétés, que ses Principes une fois reçûs vont faire crouler jusques dans leurs bazes, soit enfin de la sûreté qu'il s'arrache à lui-même & de l'infamie qui le couvre, tandis que son but unique a été de s'élever au dessus de nous & de s'arroger le seul Privilege que j'envie, d'un attentat sans exemple.

Et bien, lui repliqua quelqu'un d'un air enflammé, & d'une voix rauque de colère. C'est cet orgueil superbe, qui le rend digne de nos Eloges, parce qu'il l'égale presque aux Anges déchus. S'il n'eût enseigné que ce qu'il croit, il seroit simplement dans l'erreur. Vil Esclave de la Probité, il ne

nè mériteroit pas d'être parmi nous : Mais d'élever les Problèmes les plus hardis contre la Vertu, la Vérité, & les Cieux, sans respecter même le fond de son cœur ; exécuter ce dessein uniquement pour obtenir la gloire d'un Crime nouveau, & dont le degré surpassât ce que le courage le plus déterminé avoit jamais osé entreprendre ; c'est là ce qui selon nos Maximes doit l'immortaliser dans nos Fastes. Qui de nous ne respecteroit un Mortel, qui d'une main s'éforce d'ébranler le Trône du Tout-Puissant, tandis que de l'autre il défend la Conscience contre les remors. A peine avoit il lâché ces paroles, qu'il s'éleva un murmure confus d'accens douloureux. Non, disoient plusieurs d'un ton bas & lamentable, cet Ouvrage n'est pas fait encore : Nous sentons des déchiremens insupportables. Il se fait en nous un soulèvement, que nous ne saurions calmer. Depuis le tems que nous y travaillons, avons nous pû y réussir ? Un sentiment vif & plus fort que nous, empoisonne toutes nos joies tumultueuses. Ah ! qu'il nous donne ce rare secret de tranquiliser une Ame plus agitée que les flots de la Mer durant la Tempête ! Mais s'écria l'Envieux, qui avoit parlé, si ce grand Médecin guérit les remors, qu'il comence par les siens propres, & qu'il nous dise s'il est tranquile.

Quoi ! repliqua celui qui venoit de le ré-
futer, n'est il pas de son Caractere & de
l'incertitude de son Art *, de tenter les cas les
plus impossibles ? Et supposé qu'il soit encore
lui même troublé par de secrètes agitations,
n'est-il pas plus grand de démentir cet ho-
mage humiliant, par un désaveu public ?
N'est-il pas plus beau & plus généreux de
tenter pour vous, ce qu'il n'a pû opérer pour
lui ? D'ailleurs est-ce sa faute, je vous prie,
si les Cœurs qui font profession du Crime
ne peuvent être calmés ? Ces Cœurs sont-ils
son ouvrage ? A t'il pû leur ôter l'impression
du Juste ? Seroit-il capable d'en gouverner
les ressorts ?

Non, reprit le Président alarmé de l'effet
que pouvoient produire des Vérités échapées
dans la chaleur de cctte dispute ; Non,
Messieurs, tout ce qu'il pouvoit faire, il l'a
fait ; C'étoit de nous cacher un état auquel
lui même craint de penser ; C'étoit de mas-
quer le précipice, pour nous faire marcher
avec sécurité sur ses bords ; C'étoit d'en
détourner nôtre Esprit, en portant le feu
dans nôtre Imagination.

Vous l'avez dit, *Formidable Chef*, ajouta
un bel Esprit de ces sombres Lieux. Quel-
les ressources ne nous offre pas la Plume en-
chan-

chanteresse de cet Homme Illustre ! De quelles images n'orne-t'il pas des Maximes, qui sans cela seroient l'éfroi de ceux dont le Cœur & le front ne sont pas d'airain ! Fleurs vives, souplesse insinuante, tours ingénieux, faillies imprévues, sophismes adroits, graces du langage, tout est prodigué, pour avilir ce que les Sages vénèrent ; ou pour assujettir les Ames les moins vigoureuses à l'Empire flateur des sens. Est il possible de lui échaper, quand, enflamant nos desirs, il nous fait passer par les délices d'une yvresse voluptueuse ; ou lors qu'assoupissant nos craintes, étouffant nos espérances, il enchaîne au Char des Passions tous les sentimens qu'un instant de réflexion pouroit éclairer ? Ou se placeroient les remors & les craintes de l'avenir, dont la perspective lointaine s'éface par la peinture animée des plaisirs présens ?

Tandis que cet Epicurien traçoit ce Tableau, il faisoit presque renaître la joie ; & n'étoit interrompu que par de bruians Eloges, lors que dans un Banc ocupé par des Homes que l'expérience avoit rendu cauteux, on en vit un qui branloit la tête, avec un amer sourire.

Nous n'avons peut être, dit il, aucun Partisan sur la Terre plus rempli de zèle ; & peut être aucun, qui nous ait rendu de

plus dangereux Services. Dans ces âges fleurissans du Paganisme, où la Religion dominante sembloit être nôtre Ouvrage, ou bien dans ces Siècles ténébreux, où la lumière sembloit fuir les yeux, autant que les yeux semblent aujourd'hui la chercher; dans ces Epoques brillantes pour l'Erreur & pour le Vice, tout pouvoit plaire à des Gens grossiers; tout pouvoit séduire des Cœurs corrompus, par la Religion même qui auroit dû en être le frein.

Mais aujourd'hui, *Messieurs*, oseroit on présenter des atrocités pareilles? Et dans quels lieux pourroit on se flater qu'elles triomphassent? Les Homes, plus éclairés, repoussent tout ce qui choque trop directement leurs lumières & des idées presqu'universelles. Plus circonspects, & plus délicats, ils veulent qu'on respecte le goût au défaut de la raison; ils sont blessés de tout ce qui leur refuse des ménagemens, de tout ce qui ataque sans détour leur objet chéri. *Julien* s'y prenoit avec bien plus de sens & d'adresse, lorsqu'il entreprit d'abatre la Secte Chrétienne. Il conoissoit mieux le foible des Homes, & vôtre Médecin guériroit peu de Malades, s'il les traitoit come il traite les Esprits. En aplanissant toutes les voies du Meurtre, du Parjure,

jure , & de la Révolte , come il feroit celles d'une Intrigue tendre ; en excitant hautement tous les Homes à céder fans crainte à tous leurs penchans , ne fait il pas horrible à ceux même qu'il veut flater ? Qui de nous voudroit qu'on sonât le Tocfin sur lui ? Et n'est ce pas jetter par tout l'épouvante , que d'inviter tout ce qui pense à se livrer aux plus grands Crimes , pourvu que l'on trompe les yeux vigilans de la Justice ? S'y prendre de cette manière , c'est se faire des Ennemis , en cherchant à leurer des Sectateurs : C'est dire à haute voix , regardés tous ceux qui pécheront ainsi , come de vrais Monstres , & par tout où vous en trouverés , étouffés les , come s'ils avoient la rage.

Il est donc clair , *Messieurs* , qu'un zèle aveugle & mal habile l'a mené trop loin , & quoi que digne de nous par ses vues , il s'est conduit , come s'il en avoit de toutes contraires. Il doit nécessairement s'attirer & à tous ses Sectateurs les plus affreuses persécutions. Que dis-je , il passe les bornes que se prescrivent nos plus braves Chefs ; il nous débite des choses si absurdes & si révoltantes , que nous ne saurions les croire , tout Scélérats que l'on nous suppose. Car enfin , avouons le , si nous

comettons des Crimes, ce n'est pas par estime pour ces attentats; & dans le tems même que nous y cédon, le Crime est criminel à nos yeux. Gravons donc son nom dans nos Fastes, mais n'imitons pas son exemple. Il l'emporte sur nous par sa Théorie, supposé même, qu'il nous soit inférieur dans la Pratique. Non, *Messieurs*, à tout prendre, nous ne l'égalons jamais; ou si contre mon atente, nous pouvons devenir aussi dépravés, soions le du moins avec plus d'Art.

Je ne vous raporterai pas, *Monsieur*, tout ce qui fût dit encore; mais entre les Observations qui furent faites, je ne dois pas vous dissimuler celles qui peuvent tendre à perfectionner votre Ouvrage, en en écartant un défaut si capital, qu'il suffiroit seul pour détruite tout le prestige de votre Stile; car a cela près, tous convenoient que vos Discours formoient des Dissonances très harmonieuses: Mais quoi que ces Dissonances fassent une des plus grandes beautés, dans la Musique, par des points de réunion qui les rapprochent, ou dans le Discours, par des transitions délicates, qui, semblables à des nuances légères, lient des pensées qui sembloient être en guerre ouverte, il en est de telles qu'elles

les vivent au contraste, & que choquant dès là même le Sens comun, elles deviennent intolerables. Telle fût à peu près la discussion que se donèrent la peine de faire quelques uns de nos Philosophes les plus moderés, car nous avons aussi des Philosophes dans nos Assemblées, & si l'on doute encore, que ce Titre pût compatir avec nos Mœurs, vous seul, *Monsieur*, en feriez la preuve.

C'est à ces Juges fourcilleux, que votre travail paroït peu dans les règles: Quoiqu'ils sentissent très bien, qu'il est malaisé de s'affranchir de toutes règles, comme vous le faites, & de paroître les suivre, ils trouvoient pourtant, qu'il est des Maximes de raisonnement, qui devoient être inviolables pour vous; c'est de sauver au moins de palpables contradictions; car, même entre gens de nôtre Ordre, il ne doit point y en avoir. Il n'y en a point en éfct: Sous des formes différentes, nous sommes toujours les mêmes.

Mais vous, *Monsieur*, quel ménagement observés vous lorsque tantôt vous faites la peinture la plus aimable des Vertus, & tantôt les Tableaux les plus séduisans du Vice? Je vous entens; vous voulés que tout paroisse douteux; la plupart d'entre
nous

nous, vous rendent cette justice, celle même de croire, que vous voudriés, de tout vôtre cœur, faire prévaloir leur Cause. Mais vous y prenés vous bien? Quand vous loués la Vertu, ne semble t-il pas que c'est un aveu d'estime, qu'elle vous arrache, ou tout au moins un Titre de distinction pour les Vertueux, vos Ennemis? Si elle est belle, pourquoi le Vice, n'est-il point laid, du moins à vos yeux? Pourquoi vous est il si indifférent? Pourquoi lui promettés vous un bonheur, qui ne puisse être troublé, ni par les remors, ni par un mal à venir? Mais comment la Vertu seroit-elle belle, si elle n'est rien en elle même? Est ce donc un trait de beauté, de n'être qu'une Chimère & un pur Néant? Car selon vous, elle n'a de beauté, ni par sa nature, puis qu'elle n'est rien en elle même, ni par l'autorité d'un Etre supérieur, que la seule crainte, selon vous, a imaginé. Quand vous avez une fois établi, avec vôtre solidité ordinaire, que la Vertu n'est qu'un vain nom, un mot absolument vuide de sens, pourquoi, en d'autres endroits, la suposés vous affés recommandable, pour souhaiter que l'on vous croie quelque mérite? Ici vous tournés le dos, ou à nôtre Parti, ou à vos Maximes.

On

On a fait à peu pres les mêmes Observations sur les Eloges que vous donés, aux Grands Hommes. C'est là, a-t-on dit, où il conviendrait que nôtre Ami parût plus sincère. Voudriés vous en éfet, qu'ils crussent que vous les admirés au dehors, & que vous les méprisés dans le fond du cœur? Convient il que vous paroissiés estimer en eux des Vertus, dont vous ne faites pas plus de cas que des Vices oposés? Quel goût auront pour eux des loüanges que chaque page de vôtre Système désavoue, & fait évanouir come des prestiges? Cela est ainsi, par cela même que vous anéantissés toute idée de Vertu, seule baze des vraies loüanges. Avouons le, *Monsieur*, nous ne sommes pas propres a bien louer les Grands Hommes. Il faut être vertueux pour louer dignement la Vertu, & ceux qui se distinguent par son éclat. Mais vous y êtes moins propre encore. Dans nos bouches les Eloges seroient des hommages; dans la vôtre ce sont des Mensonges ou des Moqueries. Ils n'ont rien de réel dans vôtre intention, quoi qu'ils soient fondés en réalité. Ils n'ont rien de vôtre part, que de simulé, & par là même rien que d'offensant, puisque vous vous faites un jeu de ce qui paroît aux autres le plus respectable.

A la vérité on réfutât ce reproche d'une manière qui fût sans réplique, en disant que votre Caractère, & l'idée que l'on en avoit généralement, étoient la chose du monde la mieux décidée. La profession du *Pyrrhonisme* & de l'*Epicuréisme* le plus consommé, temperé l'un par l'autre, dans une mesure égale, vous a aquis l'heureuse impossibilité de faire aucune illusion. Vous êtes au pair, pour l'effet, avec les Hommes d'une exquisite probité; vous êtes incapable de tromper, si ce n'est ceux qui aiment l'erreur; & ceux qui s'y trouveront engagés à la suite de vos discours n'auront à se plaindre que d'eux mêmes.

Je crains de vous surcharger de Remarques; mais je n'oserois omettre celle ci, qui fut poussée avec force par l'un de nos Orateurs. Messieurs, dit il, je rends toute la justice possible à l'illustre Défenseur, que nous avons aquis dans le Monde, & pourquoi ne la lui rendrois je pas, dans le tems qu'il se sacrifie pour nous, & qu'il s'avilit pour nous honorer? Qu'il vive à jamais dans nos Fastes, puisqu'il s'est effacé si généreusement de tous les autres en notre Faveur! Qu'il obtienne la seule immortalité qu'il pouvoit prétendre! Que les Autres secrets, & de plus profonds en-

core,

core, rétentissent du bruit de son nom! Qu'ils deviennent le Temple de sa gloire & le Sanctuaire de son mérite! Mais en cela nous couronnerons son zèle, & non sa prudence; car avions nous besoin, non seulement de devenir plus odieux que nous ne l'étions, mais d'augmenter encore les périls dont nous nous sommes déjà volontairement environés? Souvent persécutés par la Justice, toujours mal avec les Loix, c'est néanmoins à l'ombre de leur protection que nous vivons, que nous jouissons de nos plaisirs, & des fruits même de ces Crimes, que la lumière n'a pû percer. Ces Loix, qui sont nôtre fléau, ne sont elles pas en même tems nôtre sûreté? Nous avons beau les violer, nous les réclamons tous les jours. Elles nous tendent les bras chaque fois que l'on nous opprime. Pourquoi donc les énerver & les rendre méprisables? Pourquoi les désarmer de ce pouvoir, que les plus importantes de ces Loix exercent sur l'intérieur de l'Ame, par le sentiment de l'obligation? Pourquoi leur arracher les respects & la confiance de la multitude, dont le préjugé à cet égard nous étoit si salutaire, & qui ne croira pas devoir aux Loix & à la Société plus de sentimens qu'on ne lui en inspire

pour

pour la Vérité & pour la Vertu *? Supposé même que leur autorité fut une illusion, laissons les Hommes dans cette erreur; & tandis que nous forçons cette barrière, pour aller à eux, ne les autorisons pas à la rompre, pour venir à nous. Malgré l'antipathie qui nous sépare, nous aurons moins lieu de les craindre, tant qu'ils craindront la Divinité; parce qu'ils ne nous nuiront que selon sès Loix. Ceux même qui bornent leurs espérances au tems présent, ne feroient se rendre heureux, qu'en laissant fortement empreintes, dans tous les Cœurs, la crainte de l'avenir.

Et puis, en débitant des Maximés si contraires à toutes les notions reçues, en nous mettant autant qu'il se peut dans la nécessité de les croire vraies, songe-t'il à sès propres intérêts & aux nôtres? Comment pensera tout le Genre Humain d'un Mortel, qui

ata-

* L'Auteur dit à la p. 146. „ Il est naturel de traiter
 „ la Vertu comme la Vérité. Ce sont des Etres qui ne valent
 „ que par ce qu'ils servent à celui qui les possède. . .
 „ Mais faute de telle ou telle Vertu, de telle ou telle
 „ Vérité, les Sciences, & la Société en souffriront? Soit:
 „ Mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en
 „ souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la
 „ Nature & la Raison m'ordonent d'être heureux? ” Et
 „ plus haut à la pag. 134. „ La Politique n'est pas si
 „ comode que ma Philosophie, la Justice est sa Fille; les
 „ Bourreaux & les Gibets sont à ses ordres: Crains les plus
 „ que ta Conscience & les Dieux.

ataque, qui bouleverse sa fureté? Où est ce que cet audacieux trouvera un Azyle? Quelle confiance pourront prendre en ses Discours, en ses Sermens les plus solennels, ceux même dont il paroitra le meilleur Ami, le sujet le plus zélé? Dans ce moment, dira-t'on, il nous aime, & nous respecte; dans un autre il voudra nous perdre, & cette Societé qu'il dit encore vouloir rendre heureuse, ne la sacrifiera t'il pas toute entière à son intérêt particulier bien ou mal conçu? Quel honneur n'immolera t'il pas à sa passion! Quels Crimes ne comettra t'il point dès que le Secret pourra les voiler! C'est ainsi du moins qu'auront droit d'en juger les Rois, les Sociétés & chaque Individu avec lequel il aura à faire.

Si plusieurs d'entre nous violent une Religion, qu'ils croient Sainte, ofensent un Dieu, dont ils croient l'existence, enfreignent des Loix, qu'ils estiment justes; quels forfaits n'aura t'on pas lieu d'attendre de celui qui déclare hautement qu'il ne conoit rien de sacré, rien de juste, rien d'honête, rien de raisonnable enfin, que de satisfaire tous ses penchans*.

C

Eh

* L'Auteur de la Lettre tise ce qu'il dit de oent endroits du Livre qu'il examine. „ Chaque individu (dit-il „ à la pag. 73.) en se présentant à tout autre ne fait que „ suivre

Eh bien ! reprit *Ponirotatos*, odieux à toute la Terre, il en fera d'autant plus à nous. Notre Société fera la seule, dont il ne pourra être banni, la seule qui soit compatible avec ses Maximes. Nos Souterrains feront son unique azile ; heureux encore d'y trouver la sûreté qu'il ôte à tout l'Univers ! Nous la lui devons néanmoins, parce qu'il s'efforce de jeter dans cet Univers un trouble toujours favorable à nos vûes ou à nos passions. S'il est écouté, il ne règnera plus d'Ordre qu'en aparence, & que ne gagnerons nous pas dans un Monde où il n'y aura plus ni Vertu ni Remors, ni Conscience, ni Religion * ? Dans un Monde où

„ Suivre l'ordre de la Nature. . . & pag. 75. Le plaisir
 „ de l'Âme étant la vraie source du bonheur, il est très
 „ évident, que par raport à la félicité, le bien & le mal
 „ sont en soi fort indifferens ; & que celui qui aura une
 „ plus grande satisfaction à faire le mal, sera plus heu-
 „ reux que quiconque en aura moins à faire le bien.”
 On trouvera beaucoup plus encore à la page 135. & sui-
 vantes.

* Deux Principes favoris de l'Auteur suffiroient pour éteindre toute Religion. l'un, Que l'Homme est jetté dans ce Monde, par le pur hazard pag. 96. „ Puis que le hazard nous a jettés dans ce Monde &c.” L'autre le mépris des Dieux ou de la Divinité, ce qui suppose qu'il n'en admet point. Voyés la p. 42. & 43. où il se moque ouvertement de la justice & de la sagesse de ses Décrets. Et la p. 32. „ Que la disgrâce revienne, dont me pré- servent, non les Dieux inutiles au monde, mais le plus grand des Rois &c.” & ce mot p. 134. „ Crains les plus [les boureaux] que ta Conscience & les Dieux.

où les sages même, énervés par les plaisirs, puisque la Sagesse ne consiste selon lui qu'à les bien goûter, n'auront plus le sentiment intérieur de la Justice, cet amour de l'Ordre si redoutable pour nos pareils, ce zèle ardent pour l'estirpation du Vice, cette austérité gênante pour nos Mœurs, cette vigilance attentive sur nos Actions.

Ces Vertus, qui ne se soutenoient que par l'espoir des recompenses d'une autre Vie, s'évanouiront bientôt par le ridicule dont il les couvre. Quelles facilités! Quels Succès! Quels triomphes ne nous prépare pas l'audace éfrenée de ses Ecrits!

Peut être croirés vous que leur excès attirera sur eux les flétrissures les plus sanglantes, ou sur sa persone les peines les plus rigoureuses. Car que n'ont pas à craindre ceux, qui trouvant trop peu de chose au gré de leur ambition, de causer une sédition particulière, veulent avoir la gloire d'un soulèvement universel, contre le bon Sens, contre la Vérité & contre Dieu. C'est ainsi du moins qu'en parle le petit nombre de nos chagrins Adversaires.

Mais, *Messieurs*, je ne perds pas courage, quand je réfléchis à la molesse qui a envelopé & come englouti la Race humaine. Telle est la foule, au milieu de laquelle

le petit nombre ne pourra se faire entendre. Combien d'Ames de boue se trouveront, pour ainsi dire, dans leur Elément, en apprenant de notre fameux Auteur qu'elles sont matérielles! Combien de Gens, que l'idée de l'ancantissement doit flater, en écartant pour jamais la terreur d'une funeste immortalité! Combien de Gens encore, sensuels au point de n'estimer qu'une Volupté grossière & crapuleuse, n'envisageoient déjà que come un sujet d'ennui tous les plaisirs spirituels qu'on leur promettoit pour récompense! Que de Gens d'Esprit, qui entraînés par leur seule Imagination, ne peuvent supporter rien de sérieux, & se laisseront éblouir par le clinquant de son Stile! Non, *Messieurs*, l'Orage qui menace notre Héros n'est point si prêt à le foudroier. Il sera goûté de plusieurs, de ceux dont l'Esprit n'est qu'un Magazin de bagatelles; il sera suivi de tous ceux qui le croiront à la mode; il sera vénéré de ceux qui ne mesurent les Hommes que par l'éclat & la grandeur de leurs fautes. L'idée de grand Génie dans un Siècle où l'Esprit est l'Idole la plus encensée, masquera l'horreur qu'il eût excité en d'autres tems, & la légèreté du Siècle jointe au goût déclaré pour tout ce qui est extraordinaire, ne le livrera au plus qu'au mépris des Gens
 fen-

senléz; Cohorte timide & peu écoutée, qui ne l'emportera pas sans doute sur une multitude hautaine & bruante.

Oui, dit un de ceux qui n'avoient pas encore parlé, de ceux qui ont vieilli sous le harnois des Passions, & qui semblables à ces poudreux Enfans de Mars se sont accoumés à voir de sang froid couler le sang & les larmes; Oui, dit-il, je vois avec transport les progrès futurs de nôtre vaillant Ath'ete. Et supposé même que la petite Troupe des sages le fuient, supposé encore qu'une Troupe assés nombreuse de Gens qui ne sont pas corrompus, craignent de s'avilir dans son comerce, ou de s'empoisoner par la lecture de ses Ouvrages, qu'en résultera-t'il je vous prie, si ce n'est qu'abandonné par ceux qu'il redoute, il restera Maître du Champ de bataille; il triomphera, sans même avoir combattu & s'érigera des Trophées de ses propres mains. La Folie tiendra à l'écart la sagesse & la Prudence; tandis que le Troupeau d'*Epicure* boira à longs traits le Venin mortel, & que l'Etourderie, la crasse ignorance & l'Imbécilité s'apivoiseront avec la Coupe dorés dans laquelle on le leur présente.

Il est donc sûr, *Messieurs*, qu'il achevera de gâter tous ceux qui apvochoient d'être

corrompus, & dont les dispositions prépareroient ou dévançoient déjà ses succès. Si ses desirs sont remplis, une mortelle Peste, répandue dans les Esprits, gagnera le Genre Humain, & nous verrons grossir par Millions nos redoutables Phalanges.

Mais, *Messieurs*, par quelles récompenses animerés vous de si grands projets ! Quelles mains couronneront de si beaux talens ? Sera-ce assés de lui assigner une des premières places dans nos Assemblées ? Somes nous dignes de l'y recevoir ? Qui de nous mérite de lui être comparé ? L'un aura cent fois noyé sa Raison dans des flots de Vin ; un autre aura épuisé tous les genres de Volupté, sans épargner l'Or ni l'Innocence, qu'on dit être plus précieuse encore. Accumuler toutes les subtilités que l'avare industrie peut sugérer, toutes les violences du Voleur, toutes les inhumanités du Maltôtier, toutes les barbaries du Soldat, toutes les cruautés raffinées de la Vengeance, de la Jalousie, de la Haine ; tous les détours de la Fourberie, les noirs Souterrains de la Calomnie ; chaque Crime, tous les crimes ensemble égalent-ils l'art jusqu'ici inconnu & inusité d'en souffler par tout le desir, d'en calmer les terreurs, d'en briser le frein, & de devenir, par un petit nombre de Maximes,

mes, le mobil de mille & mille atentats? Non, il n'y a nulle comparaison entre ses Principes & nos Exploits; la Passion immodérée nous y pousse, un desir presque irrésistible, un goût ou un Intérêt vainqueur des plus fortes résolutions, un bouillon de Tempérament ou de Jeunesse nous y précipite, & nous empêche de délibérer: Mais Ah, dans le silence des Passions; dans le calme du Cabinet, du sein paisible de la Philosophie jette dans toutes les Ames qu'il peut séduire un goût, un feu, un enthousiasme pour tous les Vices. Il intercepte, pour ainsi dire, la voix du Ciel, il étouffe celle de la Conscience, il ne fait entendre que le cri suborneur de la Volupté, que le murmure flatteur des desirs enflammés ou satisfaits. Ah! *Messieurs*, Convenons en; cet Homme est plus grand que nous; toutes nos Dignités sont trop petites pour lui. Nous ne corrompons souvent que nôtre propre Cœur: Mais ce grand Génie travaille à corrompre tous les Mortels.

Que nous reste t-il à faire qui réponde à une si grande entreprife? Il n'y a que le Monarque des Intelligences révoltées contre le Ciel, qui puisse lui donner le prix. Nôtre Illustre Auteur est digne d'être l'appui de son Trône, le Guide & le Modèle de ses Emisaires.

Recevés le, ô Roi formidable des Ombres, dans votre sein enflamé, préparés lui un soit & des occupations dignes de son Cœur.

C'est ainsi que finit cet Orateur si zélé pour votre Cause. Toute l'assemblée y applaudit, par des cris qui ébranlèrent presque les Rochers. Un nombre de vos nouveaux Profélites se précipitèrent, pour annoncer votre venue au Monarque des Abîmes.

Voilà ce qui se passa dans ce Chapitre célèbre, dont vous seul, *Monsieur*, fîtes le sujet. Préparés vous à soutenir la grandeur de votre Destinée, sinon avec cet Air d'enjouement & de badinage, que vous avés dans le monde, du moins avec le courage & la Grandeur d'Ame dont vous avés fait parade &c.

Iras æque animos à Critimine sumunt.





L E T T R E

*Sur la Punition infligée par ELISE'E, à des
Enfans qui l'avoient insulté. II. Rois II. 23.*

VOus me marqués, M O N S I E U R, que vous venés de lire dans la *Bibliothèque Raisonnée*, l'Extrait d'un Sermon Anglois qui vous a fort-agrée *. Il roule sur un endroit de l'Histoire Sainte, qui a embarrassé les Interpretes. C'est la sévérité d'Elisee à l'égard d'une Jeunesse insolente, qui lui avoit manqué de respect. Voici comment ce fait est rapporté.

Ce Prophète part de *Jéricho*, pour se rendre à *Béthel*. En aprochant de cette place, il se vit envelopé d'une troupe de Jeunes-Gens, qui le reconnoissant pour l'ancien Compagnon d'*Elie*, se moquèrent de lui, & lui crièrent à plusieurs reprises, en l'insultant, *Monte, Monte, Tête Chauve*. Elisee mandit, au nom du Seigneur, ces insolens, & cette malédiction eût un effet des plus tragiques. Deux Ours sortirent d'un Bois voisin, & en mirent en piéces jusqu'à quarante deux.

Ces

* *Bibliot. Raisonnée*, T. XLVIII. p. 157.

Cette Histoire ne peut que faire beaucoup de peine, à la première lecture. Le châti- ment paroît excessif, & a donné lieu à une assez forte difficulté contre la Révélation. Les *Manichéens* comencèrent déjà à ataquér, par cet endroit là, l'Histoire sainte. *Quelle cruauté à Elisée, disoient-ils, pour un petit jeu d'Enfans, de lâcher sur eux des Bêtes féroces, qui en déchirent un si grand nombre!*

Tindal a renchéri sur ces anciens Adver- saires. Il soutient hardiment, dans son *Christianisme aussi ancien que le Monde*, que ce trait d'Histoire renferme quelque chose de si barbare, qu'on ne sauroit absolument le justifier. A l'entendre, l'insulte que les En- fans de *Béthel* firent à *Elisée*, n'étoit qu'une *peccadille*, qu'un jeu d'Enfans, qui méritoit tout au plus le fouet. Le Prophete, ajoute- t-il, se montre ici un Home violent & em- porté, que la moindre bagatelle étoit capa- ble de mettre en fureur. Le nom de Dieu est visiblement profané pour autoriser ces im- précations. Il conclut, que si le fait est ar- rivé réellement il renferme beaucoup d'in- justice & de cruauté, mais il a beaucoup plus de penchant à regarder cette Histoire come fort suspecte.

Il faut convenir, *Monsieur*, que l'Objec- tion est spécieuse. La faute paroît d'abord assez

assez légère , & on ne peut pas s'empêcher de trouver la punition excessive. Il s'agit donc de justifier cette action du Prophète , & c'est ce qu'à fait fort heureusement Mr. Gough , Ministre Anglican. Vous paroissés fort content de ses Réponses. Mais vous ajoutés , que nous nous étions entretenus , vous & moi , sur ce sujet , il y a plusieurs années , & qu'il vous semble que ce que le Prédicateur Anglois a dit de plus original , & de plus propre à résoudre la difficulté , ne nous avoit pas échappé , que nous avions trouvé le même dénouement que lui. Aussi ce qui a parû nouveau aux autres , dans ce Sermon , ne vous l'a pas parû à vous. Vous ajoutés seulement , qu'il ne vous en reste pas une idée assez distincte , & vous me demandés de vous en rafraichir la mémoire.

Il seroit bien difficile de se rappeler , avec une entière précision , une Conversation d'environ vingt-ans. Mais heureusement j'en envoie alors le résultat à la *Bibliothèque Germanique* , où je pourrai trouver de quoi vous satisfaire *. Avant que de venir à la Réponse décisive du Prédicateur , & que vous croiés que nous avions trouvée avant lui , nous ne ferons pas mal de rappeler quelques autres Remarques qu'il a faites pour aplanir cette Histoire.

* Voyés Biblioth. Germaniq. T. XXXI.

Il comence par quelques Réflexions sur l'âge que pouvoient avoir ces Enfans. C'est une circonstance importante dans cette affaire. Il observe donc d'abord, qu'il ne faut pas traduire de *petits Enfans*, mais de *petits Garçons*. Il croit qu'ils étoient en âge de raison. Cette manière de traduire diminue déjà-beaucoup la difficulté. Il ne faut pas entendre ici l'Enfance à la rigueur, cet âge tendre, que l'on regarde ordinairement comme l'âge d'innocence. On peut raisonnablement suposer, que c'étoient des Jeunes Gens, qui avoient déjà le jugement assez formé, & qui pouvoient répondre de leur conduite. Quelques Pères de l'Eglise avoient déjà fait cette Remarque.

En voici une qui est particulière à notre Prédicateur. Après avoir établi qu'il s'agit ici de Garçons adultes, il ajoute, qu'il ne faut point s'embarasser, si dans quelque-une de nos Versions ils sont apellés de *petits Garçons*. Le terme de l'Original, que l'on a traduit par *Petit*, ne signifie pas seulement la petitesse de la taille, mais encore celle de la qualité ou de la Naissance. On peut dont fort bien traduire, de *Jeunes Gens*, du bas étage, d'une Condition obscure, ou d'entre le petit Peuple. C'est ce que nous apellerions aujourd'hui, dans le stile bas & familier, de *Jeunes Gens*.

Quand on les voit insulter un Vieillard vénérable par son âge, il n'est pas difficile de reconnoître de jeunes Gens de la lie du Peuple dont l'éducation a été fort négligée. Des Enfants élevés, avec un peu de soin, savent les égards que l'on doit aux Personnes d'un âge avancé. Chez les Peuples un peu civilisés, on n'a jamais manqué d'inspirer aux jeunes Gens, du respect pour les Vieillars. Cette insulte faite à *Elisée*, à ne regarder que son âge seul, étoit déjà digne de punition.

Outre la vieillesse vénérable d'*Elisée* il avoit encore un titre qui devoit le rendre respectable, c'est celui de Prophète de l'Eternel & Prophète d'un rang distingué. Il étoit connu des Habitans de *Béthel* en cette qualité; mais c'est précisément ce qui lui atira l'insulte. Cette Ville étoit remplie d'Idolâtres. Le Culte des Veaux d'or, que *Jéroboam* avoit établie, subsistoit dans ce lieu, depuis plus de soixante & dix ans, & s'y maintint jusqu'au tems de *Josias*, c'est à dire pendant 350. ans. Il y a beaucoup d'apparence qu'*Elisée* s'acheminoit à *Béthel*, pour s'opposer au Culte qu'on y rendoit aux Idoles. Plein d'indignation contre ce Culte impie, il va sur les lieux, pour l'ataquer. Son dessein pût être connu. Pour le traverser, on comence par envoyer des Enfants à sa rencontre, qui

l'au.

l'insultent. Il se vit tout d'un coup investi d'une troupe de jeunes insolens, qui lui crient d'un ton menaçant, *Viens y a Béthel, Montes y, Tête Chauve!*

Le grand nombre de ces jeunes Gens, qui s'assemblèrent pour insulter *Elisée*, marque un dessein prémédité, come le remarque judicieusement Mr. *Gough*. Il y a beaucoup d'aparence que leurs Parens les avoient envoiés dans cette vüe, & leur avoient ordonné de faire ce qu'ils firent. On voit assez, que cette Jeunesse insolente n'agissoit pas uniquement par elle même. Ils ne firent qu'exécutez ce qui avoit été concerté auparavant. Leurs Péres, à qui il faut joindre encore les Prêtres idolatres, leur avoient soufflé ces injures. Les paroles outrageantes qu'ils lui crient ne doivent pas être regardées come une simple raillerie sur un défaut corporel. On le maltraite come un Prophète du Seigneur, qui veut détruire chez eux la forme de leur Religion, & y en établir une autre : L'insulte regardoit le Ministère du Prophète encore plus que sa persone.

Après ces Remarques générales, le Prédicateur Anglois done le sens précis qu'il croit que doivent avoir les paroles insultantes qui avoient été dictées à cette Jeunesse, & qu'elle ré-

répéta plusieurs fois d'un ton moqueur, *Monte, Monte, Tete pelée.* Il y a là, dit-il, une allusion à l'Ascension d'*Elie*, & on a voulu la tourner en ridicule par cette petite formule. Ces paroles reviennent à ceci, *Va, va après ton Maître, Tete chauve. Monte aussi au Ciel come lui.*

Voilà une allusion ingénieuse & qu'aucun Interprete n'avoit encore aperçue. Elle change entièrement la nature de l'insulte & l'aggrave considérablement. Quelle complication de crimes ne renferme-t-elle pas? C'étoit traiter de Fable ce qui vient d'arriver à *Elie*, presque sous leurs yeux. C'étoit se moquer d'une des plus grandes merveilles que Dieu eut opérées au milieu de son Peuple. C'étoit ataqer directement sa Sagesse sa Puissance, come si cet Evénement eût été indigne de lui, ou au dessus de ses forces. C'étoit s'obstiner dans l'Idolatrie, rejeter le nouveau moien de conversion qu'il leur ofroit.

Après avoir rendu justice à l'habile Home qui a si bien développé toute la malignité de cette insulte, & après avoir admiré sa sagacité, vous ajoutés cependant, *Monsieur*, qu'il vous semble que nous avions eu à peu près la même pensée, en raisonnant autrefois sur cette matière, & vous avés recours à moi
pour

pour vous rapeller l'explication que nous donnâmes aux cris insultans de la Canaille de *Béthel*. Je vous ai dit que la *Bibliothèque Germanique* seroit mon Répertoire. Voici donc ce que j'y trouve.

„ Le formulaire insultant de ces Jeunes-
 „ Gens, qu'ils répètent tous les uns après
 „ les autres, n'est pas une injure personnelle. Ce petit refrain où l'on ne voit
 „ d'abord que beaucoup de mépris pour
 „ *Elisée*, ou un air de menace, renferme
 „ peut-être d'autres choses. Comè ce n'est
 „ pas de simples Enfans, qui l'ont imaginé,
 „ & qu'on le leur a dicté, après y avoir,
 „ mûrement pensé, il n'est pas inutile d'essayer d'en pénétrer le sens. Qu'est-ce donc
 „ que ce *Monte, Chauve, Monte, Chauve*?
 „ On y entrevoit une raillerie de l'enlèvement d'*Elie*. On sait que la Mémoire de ce Maître d'*Elisée* leur étoit fort odieuse. Le Disciple répandoit la manière merveilleuse dont son Maître étoit monté au Ciel, depuis quelques jours. Les *Israélites* Schismatiques, conjointement peut-être avec les Prêtres de *Baal*, pour détruire autant qu'ils pouvoient, le Culte du Dieu d'*Israël*, & maintenir celui de leurs Idoles, avoient dressé ces jeunes Gens à insulter le Prophète. Leurs Pères
 „ leur

» leur avoient fait la leçon & leur avoient
 » montré coment il faloit rendre suspect
 » l'enlèvement d'*Elie*. Quand ils invitent
 » donc malignement *Elisée* à monter, ce
 » n'est pas simplement à monter à *Béthel*,
 » ou sur la Montagne. Ils l'invitent à mon-
 » ter au Ciel, come il disoit que son Maître
 » l'avoit fait, *Monte, Chauve*, c'est à dire,
 » *Tu nous veux faire acroire qu'Elie ton Mai-*
 » *tre a été enlevé au Ciel, d'une manière mira-*
 » *culeuse ; si tu veux nous persuader cet Evé-*
 » *nement, il faut que tu fasses, à nos yeux,*
 » *quelque chose de semblable. Nous t'exhortons*
 » *à en faire autant, & nous sommes ici, pour*
 » *être les tèmoinns de cette Merveille : Mon-*
 » *te, Tête chauve* *.

Voila donc, *Monsieur*, le Sermon & le
 Journal parfaitement à l'unisson, sur la
 nature de l'insulte faite à *Elisée*. Cependant
 je n'ai garde de soupçonner le Prédicateur
 Anglois. d'avoir emprunté d'autrui cette
 Explication : Je croi qu'il ne la doit qu'à sa
 propre méditation. C'est ce qui doit ren-
 dre la Conjecture d'autant plus vraisem-
 blable, qu'elle est venue dans l'Esprit de
 diférens Auteurs, sans se l'être comuni-
 quée, & sans l'avoir pris les uns des au-
 tres. Je vai encore transcrire quelque

D

cho-

chose de notre ancienne Conversation sur ce sujet.

En développant ainsi ces paroles injurieuses, ce n'est plus une simple raillerie, sur quelques légères imperfections du Prophète, mais on ose lui contester le Miracle qu'il avoit débité. On lui fait un défi de pouvoir rien faire de semblable. Cette insulte réjaillissoit donc sur la Religion. Il s'agissoit de savoir si *Elie* & *Elisée* avoient prêché l'erreur. Le cas devoit des plus graves. La gloire de Dieu demandoit, que de semblables insultes ne demeurassent pas impunies. Il falloit que Dieu fit intervenir sa puissance, pour soutenir ses Ministres. On marque ici à *Elisée* le Miracle qu'il doit faire, s'il veut être reconu pour Prophète. Il n'étoit pas de la sagesse de Dieu, de suivre précisément ce que prescrivent ces jeunes insolens, ou plutôt leurs Auteurs. Ils demandent qu'*Elisée* s'élançât dans les Airs, & disparoisse à leurs yeux, come il l'avoit publié d'*Elie*. Il répondra à leur défi d'une autre manière. Au lieu de monter, come on le lui marque, il fera descendre des Ours de la Montagne voisine, qui déchireront ces jeunes téméraires.

Cette sévérité surprendra moins, si l'on fait attention, que pour des raisons semblables,

bles, on voit sous l'Évangile même, des exemples de rigueur à peu près de cette nature. Tout le monde fait ce qui arriva à *Ananias* & à *Saphira* sa Femme. Ils voulurent tromper les Apôtres & user de dissimulation avec eux. Il y en eût là assez, pour porter *St. Pierre* à prononcer contr'eux, de la part du Dieu vivant, un Arrêt de mort, qui s'exécuta à l'instant *. L'établissement de la Religion demandoit, que Dieu frappât de semblables coups. Si sous l'Évangile, cette Oeconomie de douceur, on voit des chatimens si sévères, pour donner de l'autorité aux Apôtres, il ne faut pas être surpris, si, sous la Loi, cette Oeconomie de rigueur, ceux qui se moquoient des Prophètes étoient punis d'une mort tragique.

La Mort de ces jeunes Gens étoit proprement la punition des Pères, qui les avoient excités. On ne sauroit trop le répéter, il n'y a pas d'apparence, qu'ils se fussent portés à cette insulte, s'ils n'eussent été instruits & poussés par leurs Parens. Rien n'étoit plus propre à ouvrir les yeux de ces *Israélites* idolâtres, qu'un coup aussi éclatant :

Dès qu'une fois on a pénétré le dessein de Dieu, qui étoit de punir ces Pères plongés dans l'Idolâtrie, je vous prie de remar-

quer, *Monsieur*, qu'il n'est plus besoin de se mettre en peine de prouver que ce n'étoient pas de petits Enfans, qui firent cette insulte, & que c'étoient des Adultes. Il étoit du génie de la Dispensation Judaique, de punir l'iniquité des Pères sur les Enfans, sur tout en matière d'Idolatrie, come il paroît par le II. Comandement du Décalogie. Que ces Enfans aient senti ou non, ce qu'il y avoit de criminel dans l'insulte qu'ils faisoient au Prophète, il suffit qu'ils aient été les instrumens dont leurs Pères se sont servis pour cela. Ces Idolatres sont punis par le même moyen qu'ils avoient employé, pour comettre cette mauvaise action. Leurs Enfans sont également les instrumens du crime & de la punition. Il faisoit que Dieu fit un exemple public, pour déraciner une Idolatrie, qui étoit alors à son comble.

Les Habitans de *Béthel* ne pârent pas s'empêcher de voir, que la mort tragique de leurs Enfans, étoit un coup du Ciel. Dieu ménagea ce châtement d'une manière à ne pouvoir pas s'y méprendre. Il est essentiel de remarquer, dans cette Histoire, que la Troupe entière de ces petits insolens ne fut pas dévorée par les Ours; il en réchapa quelques uns. La Providence Divine régla ainsi

ainsi les choses, afin que cet Evénement ne fut pas regardé come un accident purement naturel. Ces jeunes Gens, qui se sauvèrent, ne manquèrent pas de raconter coment le Prophète se voiant insulté, leur avoit donné sa *malédiction, au nom du Seigneur*, & que dès qu'elle fût prononcée, des Ours étoient descendus de la montagne, & avoient déchiré leurs Camarades, come pour exécuter la sentence prononcée par *Elisée*.

Mr. *Gough* conclut, que c'est à tort, que les Enemis de la Religion, come un *Tindal*, voudroient faire regarder *Elisée*, come un Home vindicatif, violent & emporté, sous prétexte qu'il est dit, qu'il *maudit ces jeunes Gens de Béthel*. Cela ne doit point être regardé come une Imprécation; cela signifie qu'il prononça la Sentence de punition, portée contr'eux dans le Ciel. C'étoit là une partie de l'Office des Prophètes. Il les maudit, *au nom de l'Eternel*, c'est à dire par son ordre. L'événement sert de Comentaire à ces Paroles.

On a beau nous objecter, qu'il n'est pas vraisemblable, que ces Bêtes sauvages aient fait un si grand carnage, aux portes d'une Ville bien peuplée, & avant qu'on eût pu leur donner la chasse.

Qui ne fait que la férocité de ces Ani-

maux égale leur force, qui est surprenante, sur tout lors qu'ils sont pressés de la faim, & privés de leurs petits, car l'Historien remarque, que ce furent deux Ourses, qui mirent en pièces ces malheureux Enfans *. Après tout, ce n'est rien faire, que de vouloir nous prouver, qu'il n'est pas naturel que deux de ces Animaux aient causé tant de ravages. Nous ne prétendons pas ranger cet Evénement dans le cours ordinaire des choses. L'Écriture Ste. l'attribue à une direction particulière de la Providence. L'Auteur de la Nature, qui faisoit servir ces Animaux à la punition des Coupables, ne pouvoit il pas augmenter dans cette occasion, leur force & leur activité, supposé qu'ils n'en eussent pas le degré nécessaire pour une pareille exécution. Voilà, ce me semble, cet endroit de l'Histoire Sainte, qui paroît d'abord hérissé de difficultés, suffisamment éclairci par ces différentes Remarques. Je suis &c.

AUX

* Sur la férocité des Ourses, voyez Prov. XVII. 22.
 & Osée XII. 9.



AUX EDITEURS

Du Journal Helvétique sur un Ouvrage qui a été lu dans l'Assemblée générale de l'Académie Royale des Sciences de BERLIN.

ON a lu, le Mois passé, dans l'Assemblée générale de l'*Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse*, un Ouvrage de Mr. *Bertrand* *, sur la *Théorie de la Terre*, qui a eu une approbation universelle. Quatre jours après, savoir le 29. Juin, la même Académie s'est fait plaisir d'agréger ce Savant dans son Corps, au nombre de ses Membres ordinaires, & dans la Classe de la Philosophie. Exactitude dans les Faits; Justesse dans les conséquences; Précision dans le Stile; Ordre dans la disposition des Matières; on a trouvé dans cet Ouvrage ce qui pouvoit le rendre le plus recommandable. Vous avez souhaités, *Messieurs*, d'en avoir une idée un peu détaillée. La voici en peu de mots.

Mr. *Bertrand* expose, dans la première Partie, les Phénomènes. D'abord il repré-

D 4

sente

* Mr. Bertrand est Ministre du St. Evangile & second Pasteur de l'Eglise Française de Berne.

sente le fond de la Mer inégal, come la surface de la Terre. Il auroit pû citer en preuve, *l'Essai sur l'Histoire naturelle de la Mer-Adriatique*, de *Mr. Vitaliano Donati*, qui a trouvé dans ce Golfe, des Montagnes, des Valées, des Cavernes, des Fontaines, des Fleuves, & des Couches horizontales, come dans les Continens. Il parle ensuite des Couches de la Terre & de la Correspondance des Montagnes & des Valées. Ici il me semble qu'il se trouve en contradiction avec un de ses Compatriotes, Suisse come lui, c'est *Mr. Sulzer*, qui, dans ses *Recherches sur l'origine des Montagnes*, dit, que les Montagnes ne suivent aucune règle dans leur hauteur, leur position & leur direction. Ce n'est que par des Observations, qu'on peut décider cette Question de fait.

Burnet a prétendu que les grandes Montagnes s'étendoient d'Orient en Occident, parce qu'il avoit besoin de cette supposition. Ces fortes d'Observations sont presque en Philosophie, ce qu'ont été les fraudes pies dans la Religion. *Mr. Swedenbourg* fait aller les Montagnes du Septentrion au Midi. Il paroît que les Pyrénées s'étendent du Sud-Ouest au Nord-Ouest : Mais assurément je ne crois pas qu'on puisse dire que les Montagnes ne suivent aucune règle. Ces Montagnes

&

& ces Couches de la Terre sont coupées & interrompues par une multitude de Fentes, de Puits & de Cavernes. Dans les Lieux les plus bas se trouvent les Marais. Par tout, dans les Montagnes & sous les Plaines, se rencontrent enfermés dans les Lits, des Corps hétérogènes & des restes d'Animaux & de Végétaux. Mr. *Bertrand* auroit pu ajouter, que dans les Couches du fond des Mers-mêmes, se trouvoient des Corps étrangers, en nature, ou pétrifiés. Mr. *Donati* assure, que le fond de la Mer Adriatique est un Lit de Coquillages, pétrifiés en parties, de Poissiers & d'autres débris de la Mer. Et ce fait semble prouver que le fond de la Mer s'élève, que les Terres augmentent, que les Eaux se retirent, & qu'ainsi peuvent se former quelques Montagnes: Ce que nôtre Auteur nie très fortement. Mr. *Sulzer* établit, sur les Pétrifications en général, une Règle, dont Mr. *Bertrand* ne parle point. C'est que les Pétrifications se trouvent sur les petites Montagnes, & que les hautes en sont privées. Mais cette Observation est-elle bien constatée? J'ose en douter.

Ce sont ces Phénomènes & quelques autres, qu'il faut expliquer. On a imaginé, pour cela, une multitude d'Hypothèses, que
 nôtre

notre Auteur examine avec ordre & épiluche avec soin, dans la 2de. Partie de son Ouvrage. Ces Hypothèses sont raportées à certaines Classes. Je passe tout d'un coup à la troisième, qui attribue la formation des Terres & de leurs Couches à la translation, ou au changement du lit des Mers. Pour expliquer cette translation, on a fait diverses suppositions, que l'Auteur distingue fort bien, & qu'il tâche de réfuter. On comprend donc, qu'il attaque ici entr'autres Mr. de Voltaire, avec le mouvement insensible des Poles de l'Écliptique, qu'il a adopté, pour en inférer les changemens de la Mer; qu'il attaque Mr. de Buffon, avec ses Montagnes & ses Couches successivement formées par le mouvement même des Eaux. Il faut avoir bien de la confiance dans sa Cause, pour oser se prendre avec de tels Antagonistes. Au reste il le fait avec politesse, quoi qu'avec force. Laisant là les détails, voici quelques unes des considérations générales, par lesquelles il prétend renverser ces Systèmes. Si toutes les Couches, dit-il, qui ençoignent notre Globe, sont concentriques, parallèles, & liées ensemble, il suit que ce ne put être un Ouvrage fait pièce à pièce & à la longue. Et, si le Monde n'a que l'antiquité que Moïse

lui donc, on ne peut attribuer son état actuel à des changements, qui demandent une beaucoup plus longue suite de siècles. Je suis surpris, que Mr. *Bertrand* n'ait pas accordé un Article à *Telliamed*, dont vous avez plusieurs fois parlé dans votre Journal. Son Système est, à plusieurs égards, différent de celui de Mr. de *Buffon*, quoi que Mr. *Le Catt* ait affecté de les confondre. Il ne paroît pas que Mr. *Bertrand* ait lu ce qu'on a écrit contre l'*Histoire naturelle de Mr. de Buffon*, & en particulier les trois Volumes de *Lettres Américaines* d'un Père de l'Oratoire de *Samur*. Pourquoi, (qu'il me soit permis de le dire) faire venir tant de Lettres de si loin? On doit tenir compte à Mr. *Bertrand* de sa brièveté. Il y a de l'art à resserrer la Matière, sans trahir sa Cause, ni nuire à la clarté. Dans la 4^{me}. Classe, notre Auteur a rangé tous ceux, qui remontent au Déluge, pour expliquer l'état présent du Globe. Ici on passe en revue *Burnet*, *Whiston* & *Woodward*. La dissolution du premier Monde, que le dernier a défendue, est renversée par des raisons, qui paroissent triomphantes, dont plusieurs sont tout à fait nouvelles.

Dans la 3^{me}. Partie, l'Auteur établit son Système. Après avoir détruit, il falloit bien édifier.

édifier. D'abord il tire des Conclusions de tout ce qu'il a dit auparavant. La 1ere que les Fossiles ont la même origine que les lits qui les contiennent. La 2de. que ceux qui ressemblent au Corps marins n'ont cependant pas été tirés de la Mer. La 3me. que les restes d'Animaux & de Végétaux terrestres, qui sont çà & là dans la Terre, n'y sont pas depuis la même Epoque que ces prétendues débris de la Mer. La 4me. que la Terre avec ses Montagnes, a été faite d'un seul coup, à la Création. La 5me. que sa construction indique un dessein très sage, & qu'ainsi elle ne peut être l'effet d'un mouvement lent & fortuit. Quelques unes de ces Propositions sont bien établies; les autres sont au moins rendues vraisemblables. Notre Philosophe distingue ensuite tous les Phénomènes en trois sortes. Il en est, pour lesquels, il remonte à la Création. D'autres, dont il trouve la cause dans le Déluge. Il attribue les derniers aux divers Accidens arrivés depuis lors. Tout cela est déduit avec netteté. Mais une chose, qu'on lui passera difficilement, quelque effort qu'il fasse pour la rendre probable, c'est que ces Pierres régulièrement figurées, qui ressemblent si parfaitement aux *Testacées* & aux *Crustacées*, aient été produites à la Création,

come

come les autres Pierres, sans avoir jamais été des Corps animés. Parmi ces Coquillages pétrifiés se trouvent des Plantes, des Poissons, des Ossemens, ou des Empreintes de ces Corps, tantôt en nature, quelques fois pétrifiés. Est-ce donc que tous ces Fossiles n'ont jamais appartenu non plus au Règne animal, ni au Règne végétal? Voila quelques difficultés, qui me paroissent encore rester dans un Système, d'ailleurs si recommandable par sa simplicité. Je borne ici mon Extrait d'un Ouvrage, que vous verrez imprimé. Je suis &c.

BERLIN le 22. Juillet 1752.





R E P O N S E

A cette QUESTION proposée dans le *Journal Helvétique* de Mai, p. 476. Un *Homme de Lettres*, qui a passé toute sa *Juvenesse* dans la retraite, & dans le travail du *Cabinet*, est il plus âgé à 30. ans, qu'une *Fille du Monde* à 24.? Quel des deux est le plus propre à séduire l'autre? &c.

JE ne suis point Jurisconsulte, aussi me garderai-je bien de rien décider; mais en évitant d'entrer dans le *Labirynthe* du *Droit Canon*, je craindrai moins de m'égarer, ma Réponse aura cet avantage, qu'elle en sera plus courte, moins obscure, & peut-être plus agréable.

Si l'on comptoit le nombre des *Années*, par le nombre des *Connoissances*, certainement l'*Homme de Lettres* seroit plus âgé à 20. Ans, qu'une *Fille du Monde* à 24. Un *Jeune Homme*, né avec des talens & une heureuse disposition court rapidement dans la route des *Sciences*; il en a bien-tôt faisi les principes & tiré les conséquences. *Pascal*, n'étant

n'étant âgé que de douze ans, étoit déjà parvenu, sans aucun Maître, à la 32^{me}. Proposition d'*Euclide*; mais il s'agit ici de savoir, non si un Jeune-Homme de 30. ans, est plus savant qu'une Fille du Monde à 24. mais lequel des deux est le plus propre à plaire, & à séduire.

Pour l'intelligence de cette Question, tout se réduit à examiner les effets que produit ordinairement, sur le Cœur & sur l'Esprit, l'étude du Monde & celle du Cabinet. Entrons dans un examen, qui nous conduira à la solution du Probleme.

La retraite du Cabinet a quelque chose de sombre & de profond, qui éloigne les Graces & les Amours: De gros *in folio*, qui étonnent les yeux, & fatiguent les mains par leur pesanteur, des caractères algébriques à déchiffrer, & à calculer, sorte de grimoire, qui en fixant l'attention, la détourne de l'Art de plaire. Et que dirons nous du chaos des Loix, des Questions ténébreuses de la Théologie Scholastique? Tout cela est-il bien propre à amuser, à inspirer de la délicatesse de sentimens, à échauffer l'Imagination, à produire ces expressions légères & galantes, qui flattent l'oreille, pour porter au Cœur des atteintes plus sûres & plus dangereuses? Non, les Jeux & les Amours ne sauroient s'accom-

moder

moder de la retraite & de la folitude du Cabinet : C'est pour eux un País barbare : Ecoutons fur ce fujet *Mad. Des Houlières.*

*Qui dans fon Cabinet a passé fes beaux jours
A pâlir fur Pindare , Homère , Horace , Plaute ,
Deuroit y demeurer toûjours.*

*S'il entre dans le Monde avec un tel secours ,
Il y fera faute fur faute ,
Et portera par tout l'ennui.*

*Un Ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain fàvoir vivre , un Ejprit agréable ,
A'la honte du Grec & du Latin , fait voir
Combien doit-ete preferable
L'usage du Monde au fàvoir.*

On contracte dans le Cabinet, je ne fai quelle pesanteur, qui' sent la pouffière du Collège. A force de fréquenter les Morts, on se rend incapable de parler aux Vivans. Un Home de Lettres, qui a passé toute sa Jeunesse dans la retraite, est encore Enfant à 30. ans, sur bien des choses; mais principalement dans l'Art de plaire. Il peut fàvoir toutes les Langues, & ignorer celle de l'Amour. Ici il a besoin, presque toute sa vie de Guide & de Précepteur; & il n'en fàuroit choisir un meilleur qu'une Fille aimable, à qui le Monde a doné, de bonc heure, toutes les qualités qu'il faut pour instruire

les

les autres, & pour se faire écouter avec plaisir. Une bagatelle sortie de sa bouche est un Oracle, & le moindre Colifichet placé sur son sein est un Diamant. L'Education, qu'une Fille a reçue la rend très capable de donner d'excellentes leçons à un Jeune-Homme: Quels progrès n'a-t-elle pas fait elle même dans l'art de plaire ! En vérité, à l'âge de 24. Ans, une Fille du Monde peut-être devenue une Maitresse très consommée. Quelle heureuse Vocation n'a-t-elle pas reçu pour cela de la Nature, quel penchant pour cette étude, qu'elle application n'y donne-t-elle pas ! Mais aussi quel succès ! Elle n'est point partagée par d'autres soins : Tout concourt au même but, divertissemens, lecture, conversations, parure ; elle n'a qu'à se montrer pour plaire ; elle n'a qu'à le vouloir pour faire des Conquêtes. Et pourquoi ne le voudroit-elle pas ? La tendresse est le tribut qu'on doit à la Beauté : Rien n'est plus agréable qu'un hommage si flatteur : C'est bien le moins que doive, à une Fille aimable, un jeune Savant, qu'elle a pris la peine de façonner & de former. Il me semble que je l'entens lui dire : *Désaites vous de cet air timide & embarrassé ; que le bon goût de vos ajustemens donne du prix à votre figure ; que vos manières & votre démarche hardie anon-*

cent la bone opinion que vous avés de vous même ; si vous vous placés derrière les autres , on vous y laissera ; si vous gardés le silence , personne ne vous répondra. Sacrifiés aux Graces. Laissez Cujas , ou Calmet , prenes Chaulieu , ou Gresset : Aprenes à papillonner legérement auprès d'une Belle ; semblable au Zephir , allés de fleur en fleur , pour en succer le miel. Après de telles leçons , il n'est pas nécessaire de fortilège , pour convertir la reconnoissance en amour. Tout en instruisant *Heloïse* , *Abelard* fit de son Elève sa Maitresse. Une Belle peut changer un Disciple en Amant.

*Ha ! sans que le Diable s'en mêle ,
 Il s'en fait assés aujourd'hui ;
 Et quoi qu'on mette tout sur lui ,
 Ce n'est pas toujours lui qui grèle.*

DU CERCEAU.

Le plus puissant Enchanteur est l'Amour : D'un tour de Baguette il amollit les Ames les plus dures , & rend sensibles les plus indifférentes. Coment résister à ses charmes , puis qu'il a pour aides & pour complices , & la Beauté , & nôtre propre Cœur :

*La Beauté n'est que pour plaire.
 Le Cœur n'est que pour aimer.*

Après cela , peut on demander si une Fille
 de

de 24. ans, qui a déjà éprouvé une violente passion, dont l'Objet a déserté, peut acuser de sortilège le premier venu, qui lui en inspire une nouvelle ?

Une Personne, qui s'est fait une douce habitude d'aimer & d'être aimée, qui conoit la Carte du tendre, & qui s'est peut-être égarée quelquefois sous les Mirthes épais de l'Isle de *Cithère*; coment veut on qu'elle cesse de plaire, apres avoir plû ? *La Nature abhorre le vuide*, disoient les Anciens, & il n'y a point de vuide plus affreux pour une Belle, que de cesser d'être aimée,

*L'Indifférence est pour les Cœurs,
Ce que l'Hiver est pour la Terre.*

Rien ne console mieux d'un Amant absent, qu'un Amant présent. Mais dira-t-on le choix d'une Fille de 24. ans, qui a déjà de l'expérience, tombera-t-il sur le premier venu ? Hé pourquoi non ? Le premier venu peut-être un Home, qui ait des qualités aimables. La nouveauté plait, & puis un Home est toujours un Home. Un Jardinier, n'est qu'un Jardinier, pour quelques Femmes; c'est un Home pour quelques autres. Au pis aller, on peut le changer contre un autre, au bout de quatre ans, si l'on ne s'en trouve pas bien.

*Le changement est doux pour un Cœur amoureux.
 Qu'il faut, charmante Iris, de raison & de force
 Lors qu'on est né voluptueux,
 Pour faire avec ses sens un éternel divorce!*

Mais, ajoute-t'on, un pareil changement est-il permis après quatre ans de Mariage? Après une possession si longue & si publique, est-il permis de rompre un lien sacré, sous un prétexte aussi frivole que celui du sortilège? Le Mariage est un engagement si fort, une obligation si étroite, si conforme aux vûes de la Providence, à la constitution de l'Home, au bien & à l'ordre de la Societé, qu'on ne sauroit dissoudre une telle obligation, sans blesser également les Loix naturelles & les Loix Civiles, sans manquer à la sainteté d'un Serment positif & solennel.

J'ai été bien aise de présenter cette Objection, dans toute sa force, persuadé que plus elle paroitra victorieuse, plus j'aurai de gloire à en triompher. *Achille* ne vouloit combattre que contre *Hector*, ainsi je ne daignerois pas relever une foible difficulté, mais celle-ci est digne de moi.

On ne peut s'empêcher de convenir d'abord, que tous les Jurisconsultes avoient qu'on peut rompre un Mariage, lors qu'il y a des raisons suffisantes pour le dissoudre:

Et

Et quel motif plus fort qu'un dégoût insurmontable ! Il faut que cette répugnance, pour un Epoux, soit d'une nature bien singulière, puis qu'on proteste, que c'est le Démon qui a dicté le Contract & qui a formé cette Union. Après tout, le Mariage a pour objet le repos & le bonheur de ceux qui s'y sont assujettis. Si l'un d'eux n'y trouve ni paix, ni félicité, le but de cet Engagement n'est pas rempli ; ainsi il tombe de lui-même, & il y auroit une sorte de tyrannie à lui donner plus de poids & de consistance qu'il n'en peut avoir. Mais peut-être veut-on changer un vieux Mari contre un jeune Amant ? Et bien quand cela seroit,

*L'Amour est au dessus des Loix :
Cet aimable Vainqueur ne craint point leur
puissance ,
Contre le froid Hymen, pour soutenir ses droits,
Il ne lui faut que sa présence.*

Mais le Serment ? Ecoutons ce que dit sur ce sujet le fameux Pavillon.

*Dès qu'un Objet cesse de plaire,
Le Commerce amoureux aussi-tôt doit finir,
Le respect des Sermens n'est plus qu'une Chimère:
La perte du plaisir qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.*

En éfet, pourquoi a t'on fait le Serment téméraire de s'aimer toute fa vie ? C'est parce qu'on efpéroit de trouver dans le comerce l'un de l'autre, les mêmes douceurs & les mêmes agrémens, qu'on y avoit trouvé auparavant : Mais fi l'un des Contractans vient à fe relacher de fes devoirs, s'il n'a plus les mêmes égards, & la même politesse, en un mot, s'il cesse de plaire, la Société se dénoüe d'elle même; c'est un Edifice qui tombe, dès qu'on cesse de le foutenir. Combien de Mariages qui n'en ont plus que le nom, où l'Epoux & l'Epouse vivent à part; où Monsieur & Madame ont chacun leur Apartement, quelquefois même leur petite Maison, où le Mari peut dire.

· Ici je suis Garçon, Là je suis marié.

Avant le Mariage, il ne consultoit que la Fortune; après le Mariage, il n'examine que l'humeur & le caractère. Il prête tout au plus son nom à sa Femme; espèce de divorce tacite, que l'on évite de rendre public, pour sauver le scandale. A la vérité, on se rencontre quelquefois par hazard; quelquefois aussi on renoüe à fraix comuns, par caprice; mais on ménage un Commerce dont on craint les suites, car nôtre moleffe ne s'acomode pas d'un grand nombre d'Enfans! Que de
soins,

soins, d'embaras & de dépenses, pour les nourrir & les élever! On n'a garde de prendre plus de terrain, qu'on ne peut en cultiver. Aussi se quite-t'on bien-tôt: C'est un Habit qu'on porte par fantaisie, & que l'on laisse par dégoût. C'est ainsi que le fameux *Caton* cèda généreusement sa Femme à son Ami *Hortensius*, & la reprit ensuite par inconstance, ou come une nouveauté; Commerce agréable & comode, qui rendroit le Mariage plus doux & plus usité, si ce prêt étoit permis par les Loix. Malheureusement, elles se mêlent souvent de choses où l'on se passeroit fort bien d'elles. Pourquoi, par exemple, ne pas permettre un court essai, pour savoir si l'on se conviendra réciproquement?

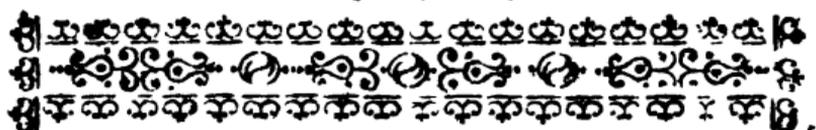
Mr. de la *Roche-foucault* a dit, qu'il peut y avoir de bons Mariages, mais qu'il n'en conoit point de délicieux. *D'où vient cela?* Je vai en dire les raisons. Dans le Mariage on se voit trop souvent & de trop près. Après avoir tout dit, on s'épuise; l'on n'a plus rien à se dire; la complaisance diminue; on grossit les défauts d'un Mari, & d'une Femme; on sent vivement les plus petits ridicules. L'Ennui nous saisit, & le chagrin de cet ennui rétombe sur celui ou sur celle qui l'a fait naître. L'Union, qui devoit suivre le Mariage, le précède, & la noire Discorde ne

l'accompagne que trop souvent. A ton de l'esprit & des lumières, on ne se pique plus de les montrer, parce qu'on ne gagneroit rien à les faire valoir. L'Emulation seroit à pure perte; nôtre vanité n'est point excitée par le desir de plaire, & par le plaisir d'avoir plû. On ne brille plus qu'auprès d'un Amant, ou d'une Maitresse. On languit, on s'endort auprès d'une Femme, ou d'un Mari. On ne se donne pas la peine de dérober, à ses regards, son indifférence & ses défauts; on se montre en deshabillé, & en coëffe de nuit. Après cela, doit-on être surpris, si le dégoût fuit de près la jouissance. Alors la Beauté perd sa Courone, & le Devoir ses-privilèges. Ce n'est pas que la plûpart des Femmes ne conservent encore cet ascendant que l'Amour leur avoit donné sur leurs Maris; quelques unes même, si l'on ose le dire, usent assés tyranniquement de cette espèce d'autorité: En cessant d'être Reines, elles n'en déposent pas le pouvoir; c'est beaucoup si elles gouvernent sagement, & si elles ne font pas trop parade de leur Empire.

Quelquefois aussi, nous avons honte de nôtre foiblesse, & par une forte de révolte, nous faisons gloire de nôtre inconstance, & de nôtre changement; encore si, come les Orientaux, on pouvoit passer de la Blonde à la Brune, cela réveilleroit l'appétit. Mais voir

sans cesse le même Objet, n'ouvrir les yeux le matin, que pour contempler celui qu'on vit le soir précédent, c'est-être toujours dans la même Saison; disons le, c'est être dans un Hiver continuel; c'est ne goûter jamais les douceurs du Printems, de l'Été & de l'Autome; c'est n'en point conoitre les aimables variétés.

Si le Changement pouvoit être permis au Mari, il ne devoit pas l'être moins à la Femme; aussi l'Illustre *Montesquieu*, cet excellent Jurisconsulte, dit expressément, *Il est quelquefois si nécessaire aux Femmes de répudier, & il leur est toujours si facheux de le faire, que la Loi est tirannique, qui donne ce Droit aux Hommes, sans le donner aux Femmes.* En éfet l'Équité vouldroit, qu'il y eût toujours à cet égard une parfaite égalité. Par là il y auroit moins de Mariages mal assortis: La Société; qui devoit être la plus étroite, ne seroit pas celle qui l'est le moins. Le Mariage qu'a contracté Mad.***. & qui fait le sujet des Quest. proposées, lui est devenu un joug onereux; elle l'a suporté pendant quatre ans, ce qui est un Siécle; elle en sent aujourd'hui plus que jamais toute la pesanteur; elle demande instamment à ses Juges, elle les supplie, de couper le Nœud gordien qu'il lui semble qu'une Main infernale avoit formé. Doit on être surpris qu'une Esclave veuille sortir de prison, & cherche à rompre ses fers?



R E P O N S E

*A la Question proposée dans le Journal de
Mai p. 475.*

JE m'atendois *Messieurs*, à trouver dans votre dernier Journal une Réponse à la Question proposée dans le précédent; *Lequel est le plus à plaindre de celui qui déplaît à tout le Monde, ou de celui à qui tout le monde déplaît?* Puisque personne n'a jugé à propos de s'exercer sur ce sujet, permettez moi de vous adresser quelques réflexions qu'il avoit fait naître chés moi & que j'avois suprimées, pour les comparer en mon particulier avec celles qu'une personne plus intelligente pourroit nous comuniquer par votre canal.

Il me paroît, que pour juger de la Question proposée, il n'y a qu'à voir, dans lequel des deux états qu'elle présente, l'Amour propre souffre le plus; car come c'est à sa balance, que nous pesons nôtre bonheur, il est clair que l'on ne doit estimer un Home heurcux ou malheureux, qu'à proportion que son Amour propre est, ou n'est pas satisfait.

Ce

Ce principe posé, & je crois qu'on ne me le contestera pas, il me semble qu'on peut hardiment prononcer, que *celui qui déplaît à tout le Monde est plus à plaindre que celui à qui tout le Monde déplaît.*

S'il est quelqu'un à qui le reste des Hommes déplaît, ce ne peut être que parce qu'il les méprise, ou parce qu'il s'imagine qu'on n'a pas pour lui tous les égards qu'il se croit dûs. Il se regarde donc come fort supérieur à eux; & pour peu qu'il ait de talents ou de qualités sociables, bones ou mauvaises (nous devons lui en suposer, puisqu'autrement il deviendrait l'objet du mépris général, & ne diférerait pas de celui qui déplaît à tout le Monde) il y aura toujours assez de personnes, qui en feront cas, & qui le rechercheront même, pour satisfaire son amour propre. Il se persuadera aisément, qu'il ne tient qu'à lui de se lier avec ses semblables, s'il veut s'abaisser jusqu'à eux; & quand même son amour propre souffrirait de voir que tout le Monde ne rend pas hommage à son mérite, il seroit assez dédomagé par l'idée de sa supériorité. Il méprisera les Hommes, mais il ne les haïra pas. Pour les haïr il faudroit qu'il s'imaginât être lui même l'objet de leur haine, ou de leur mépris. Ce que j'ai dit ci dessus suffira, je pense, pour

pour faire sentir que ce ne peut pas être son cas.

Prenez au contraire l'Homme qui déplaît à tout le monde. Sans doute il a d'abord fait des efforts, pour s'introduire, pour se lier; pour mériter l'estime & l'amitié des autres Hommes; autrement il faudroit supposer que tout le monde lui dépleroit, & alors son cas seroit le même que celui du premier. Mais cet Homme s'est vu rebuté des autres, & ce qui est plus sensible encore, il s'en est vu méprisé. Quelle mortification pour son amour propre! Il y a plus; l'on hait d'avantage ceux qui nous méprisent, que ceux qui nous haïssent. Sa haine pour les semblables doit donc être extrême. Quel tourment pour lui! Il vit sans espérance de goûter les douceurs de la Société. Il ne peut se présenter sans être en butte aux insultes & aux railleries. Un tel Homme devient autant à charge à lui même, qu'il l'est aux autres, & on ne sauroit concevoir un état plus malheureux que le sien.

L'état de celui qui déplaît à tout le monde, & l'état de celui à qui tout le monde déplaît peuvent avoir différentes nuances; mais il ne s'agit point ici de les déterminer. Lorsqu'on propose une Question de ce genre, il faut la prendre dans sa plus grande étendue. Je m'arrête ici, parce que je me

hâte d'en avoir assés dit, pour engager du moins quelque Personne d'esprit à traiter celle-ci. Si elle adopte mon sentiment, nous aurons l'avantage de le voir expliqué & défendu avec plus de force & d'élégance. Si au contraire elle en établit un différent, je me ferai un plaisir de rectifier mes idées par ce moyen. *Quid enim laboro nisi ut veritas explicetur?* Cic. Tusc. III. 20.



REMARQUES sur la même Question.

LA Question, *Quel est le plus malheureux, celui a qui tout le monde déplaît, ou qui déplaît à tout le monde,* n'est pas fort importante, puisqu'il n'y a peut être personne dans le cas. Suposé qu'il y en ait, il est clair, qu'ils sont tous deux malheureux; cependant il faut avouer que la Question est problématique, d'autant plus que cela dépend du tour d'esprit où l'on est. Celui qui seroit d'un tempérament dur, féroce, & misantrope, ne s'embarasseroit pas autant de déplaire à tout le monde, que celui qui auroit un cœur plus tendre, & plus sensible.

Pour bien décider la Question, quelque simple qu'elle paroisse, il faut la décomposer: *Etre malheureux,* c'est éprouver des sentimens plus ou moins douloureux, c'est

être exposé à plus ou moins de besoin ; avoir plus ou moins de sujet de crainte. *Déplaire* à quelqu'un, c'est être un Objet désagréable à leur vûe, en être méprisé & hai, ne pouvoir se flater de rien de leur part. Suivant cela , je trouve que celui qui déplaît à tout le monde est le plus malheureux. 1°. Parce que cela suppose chez lui toutes sortes de défauts & d'imperfections, sans lesquelles il ne seroit pas possible qu'il déplût à tout le monde ; ce qu'on peut éclaircir & justifier par le cas de ceux qui plaisent à tout le monde, & qui assurément doivent avoir un mérite supérieur. Or il est à présumer, que celui qui a le plus de défauts est le plus malheureux. 2°. Celui qui déplaît à tout le monde, est privé, par là même, du plaisir le plus doux & le plus satisfaisant pour un Etre raisonnable, c'est d'être estimé & vû avec plaisir d'un chacun. Ce desir est si naturel à l'Homme, que quand on seroit au comble de la félicité, s'il n'y a personne qui le voie avec plaisir & qui nous en félicite, on ne se croit pas heureux. 3°. Celui qui déplaît à tout le monde est encore plus malheureux, parce que dans le besoin, loin d'être plaint, consolé & secouru, il est souvent insulté, moqué, persécuté, & chacun fait, que si l'on ajouté ainsi affliction à l'affligé, on ne peut qu'être

trés malheureux. 4°. Suposé qu'actuellement il ne soit pas malheureux, il à toujors lieu de craindre, que ceux à qui il déplaît ne lui jouent quelque mauvais tour. C'est ainsi que les Méchans & le Diable même, qui déplaît à tout le monde, sont très malheureux, en ce qu'ils ont sujet de craindre que la vengeance céleste ne les ateigne. 5°. On peut confirmer ce que dessus par la raison des contraires, car il est visible que celui qui plaît à tout le monde est plus heureux, que celui à qui tout le monde plaît, puisqu'il peut arriver que n'étant pas païé de retour, il n'en soit que plus misérable ;

J'avoue que celui à qui tout le monde déplaît est malheureux, en ce qu'il ne peut goûter les charmes de l'amitié, de la confiance, de la bñficence, n'étant pas à présu-mer qu'étant tel il veuille se lier, se confier, ou faire du bien à qui que ce soit ; mais si, sùsifant à soi même, ou plein d'amour propre, ou peu sensible à ces biens là, il peut se mettre au dessus de tels agrémens, il ne sera pas aussi malheureux que l'autre. Il se peut même que par orgueil, misantropie, envie & corruption du cœur, on s'aplaudisse en soi même & on se croie plus parfait, & par là même plus heureux, à proportion des défauts réels ou imaginaires qu'on supose dans les autres, & qui font qu'ils nous déplaisent.

Quoi qu'il en soit, puis qu'il est triste d'être dans l'un ou dans l'autre des cas proposés, chacun doit se disposer à aimer son Prochain, & se rendre digne d'en être aimé. Ce sera là, pour les uns & pour les autres, une source de plaisir & de joie ; en un mot un Paradis anticipé, où je voudrois déjà être ; mais que je ne puis espérer ici bas.

G. H.



AUTRE Réponse. à la même Question.

SI l'Homme étoit assés sage, pour trouver son bonheur en lui même, ou dans la satisfaction de sa propre Conscience, il s'inquièteroit peu de déplaire aux autres. Enveloppé dans sa propre Vertu, content de s'aquiter de tous ses devoirs, d'aquerir des conoissances, de cultiver ses talens, & d'en faire un bon usage, sa félicité seroit indépendante de l'opinion & du caprice des Homes : Elle n'en seroit, par là même, que plus sûre & plus constante. Mais un instinct naturel, nos besoins, nos passions même, nous attachent aux autres Homes, & nous lient à eux par des nœuds indissolubles. Nôtre Amour propre veut des Spectateurs ; il lui faut des tèmoin de sa libéralité & de sa bënëficence.

No.

Notre fastueuse humilité , semblable à la bravoure de quelques Soldats, a besoin d'être soutenüe par le bruit & par l'éclat des louanges : En un mot l'estime & l'aprobation des autres Homes font un des fondemens de nôtre bonheur.

On peut bien , par une sorte de fanfaronade , traiter de chimères leurs éloges & se placer sicrement dans un degré d'élevation, si fort au dessus des autres Homes , qu'ils disparaissent à nos propres yeux. Mais l'illusion ne sauroit durer long-tems ; un sentiment plus fort que nous , & que la Raison même aprouve , nous fait rechercher le Commerce de ces mêmes Homes , que nous ne méprisons que par vanité. Nous éprouvons alors que le grand Art d'être heureux est celui de plaire ; que rien ne sauroit remplir le vuide affreux que laisse une solitude entière, & que déplaire à tout le monde est le caractère d'une Personne qui manque des Vertus les plus essentielles , & même de ces Vices brillans & agréables qui se glissent dans la Société, sous l'aparence de la Vertu & qui n'en font pas les plus foibles liens ; car par tout où il y a des Homes il y a des défauts. La Vertu pure ne se trouve que dans le Ciel. Un Home , qui déplaît à tout le Monde , ne reçoit des services de Personne ; du moins ,

ces services sont ils forcés, ou dictés par le Devoir, ou par l'Intérêt; Il n'a jamais la satisfaction de lire dans les yeux d'autrui le plaisir que produit sa présence, la joie de lui parler, ou de l'entendre; tout le Monde le suit; une sombre tristesse l'entoure; Personne le poursuit par tout, sans que Personne daigne l'amuser ou le distraire. Quelle triste, quelle affreuse situation!

Celui à qui tout le Monde déplaît est-il moins malheureux? Je le pense ainsi: Cette forte de Misantropie découle d'une délicatesse outrée; c'est une espèce de Fanatisme qui n'exclut point les qualités aimables, & qui suppose même quelque Vertu. *Alceste*, dans le *Misanthrope* de *Molière*, avoit inspiré de l'amour à une Coquette, & étoit si vertueux, qu'il ne croioit pas que ses Juges fussent capables de comettre une injustice. *Caton*, autre *Misanthrope*, étoit si sage, que *Virgile*, dit de lui qu'il commandoit dans *l'Elisee*, aux Gens de bien; mais il n'étoit content de Personne, parce qu'étant né dans un Siècle très corrompu, personne ne pouvoit atteindre au degré de Vertu qu'il avoit lui même, & qu'il proposoit pour modèle. Quand on met la Vertu à si haut prix, personne n'est assez riche, pour en faire emplette. C'est une Pièce d'Or, qui faut mettre en Monoie courante, pour la faire entrer dans le Commerce.

Il faut convenir que lors qu'on ne fait pas se plier & s'acomoder aux défauts des Hommes, quand il faut luter sans cesse contr'eux, on ne fauroit être heureux. Les Vertus Sociales sont forcées, pour se faire des Profélites, de s'ajuster, le mieux qu'elles peuvent aux Mœurs & aux Usages du Tems, & de la Nation : Une sévérité excessive nuit au bonheur ; mais elle est admirée de ceux même qui la condamnent. Ces applaudissemens consolent. Le mieux seroit d'approuver sagement ce qui est bien, & de supporter patiemment ce qui est mauvais.

GENEVE.

J. B. T.



EPITRE de Mr. DE VOLTAIRE
au Cardinal QUIRINI, sur la Nouvelle Eglise bâtie à Berlin, pour l'usage des Catholiques Romains.

EH! quoi vous voulez que je chante
Le Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante ?
Je vous admire, & je me tais.

*Coment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,*

Oserois je élever ma voix
A des Cardinaux consacrée ?

Eloigné des bords de Sion,
Jè gémiss en bon Catholique.
Hélas ! Mon Prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.

Je vois avec componction,
Que dans l'infemale Sequèle,
Il sera près de Cicéron,
Qu d'Aristide, ou de Platon
Qu vis-à-vis de Marc-Aurèle.

On sait que ces Esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde.
Il faut qu'il soit puni come eux,
Plus qu'il est come eux dans le Monde,

Mais sur tout, que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel Péché
Que l'on apelle Tolérance !
Pour moi je frémis, quand je pense
Que le Musulman, le Paien,
Le Quakre & le Luthérien,
L'Enfant de Genève & de Rome ;
Chez Lui tout est reçu si bien,
Pourvis que l'on soit honête Home.

Pour comble de Méchanceté,
Il a su rendre ridicule

*Cette Sainte Inhumanité,
Cette Haine, dont sans scrupule
S'arme le Dèvoit entetè,
Et dont se raille l'Incrédule.*

*Que ferois je, Grand Cardinal,
Moi Chambellan, très inutile,
D'un Prince endurci dans le Mal,
Et proscriit par nôtre Evangile ?
Vous, dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous, dont le Chapeau d'écarlate,
Des Lauriers du Pinde est orné ;
Qui marchant sur les pas d'Horace,
Et sur ceux de St. Augustin,
Suivez le raboteux Chemin
Du Paradis & du Parnasse ;
Convertissez ce rare Esprit.
C'est à vous d'instruire & de plaire ;
Et la Grace de JESUS-CHRIST,
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois Graces d'Homere.*





PENSEES MORALES.

DE mon Esprit, la force m'abandonne
 Et je vois peu tout ce qui m'environe,
 De cette Vie, il ne me reste plus,
 Aucun desir de plaisirs superflus,
 Mon Cœur aspire aux Biens d'un autre Monde,
 Dont les Vertus, sont la source féconde.
 J'atens de Dieu, le Bonheur éternel;
 L'Ame de l'Home est un Etre immortel;
 De son Auteur, la bonté qu'elle implore,
 Brille par tout dans ce Dieu qu'elle adore!
 Que n'est ce ainsi, que tout le Genre-Humain,
 Puisse penser du Maître Souverain,
 Dans l'infini, sa Grace & sa Clémence,
 Sont des efets de sa Toute-Puissance.
 Pourquoi faut-il qu'un tas de vains Docteurs,
 L'un contre l'autre, animés d'un faux zèle,
 Livrent entr'eux une Guerre cruelle,
 S'entr'acusants de Fourbes, d'Imposteurs?
 Le Fer, le Feu, les plus affreux supplices,
 En leur pouvoir, font leurs chères délices.
 Ciel! Quelle horreur! Que la Religion,
 Porte des Cœurs à telle passion!
 N'en est-il point la cause malheureuse,
 Qui rend la Foi, dans tant d'Esprits, douteuse?



ÉPITRE de Mr. le Président **LE F.**
Comte de P. Censeur Royal, à Mr. **J. F.**
Auteur de la Pièce de Vers, intitulée
Guillaume Tell.

CHer Nourrison des Doctes Seurs,
Dont l'Esprit, les Talens captivent tous les Coeurs,
Qu'avec plaisir je reçois en Savoie,
L'aimable Don, les Vers flatteurs,
Que votre main m'adresse, & l'Amitié m'envoie!
Guillaume, Destructeur d'une odieuse Loi,
Par votre Muse est peint avec tant d'élégance,
Pour mes foibles Ecrits, elle a tant d'indulgence,
Que l'on pourroit douter qui de Tell, ou de moi,
Lui doit plus de reconnoissance.
Mais je n'en doute point, & ce vrai sentiment,
A paroître au grand jour sauroit mettre sa
" gloire,
Si j'avois come vous la licence de boire,
A pleine tasse, à tout moment,
Ces favorables Eaux où puise votre Veine,
Et la justesse & l'agrément.
Mais le Lac d'Anneci n'est ni le Lac Lémant,
Ni la Fontaine d'Hipocrène.
Vous y perdés assurément
Un délicat remerciement,

Chant égal en douceur au Chant de la Sirène ;
 Concert mélodieux , charmant ,
 Sans exposer a sentir de la belle ,
 La dent famelique & cruelle ;
 Chant dont mon zèle eut puisé l'ornement ,
 Dans les Trésors de l'Art , dont l'heureuse
 structure ,
 Peint , anime , embélit les traits de la Nature ;
 Nous fait plaindre un Heros de remors tour-
 menté ,
 Et par une riante & comique Avanture ,
 Rend à nos Ames la gaité.
 Au défaut de cette harmonie ,
 Agréés de mon Cœur la sensibilité :
 Pour s'exprimer avec naïveté ,
 L'on peut se passer du génie ;
 Du goût & du savoir la ressource infinie
 Enchaîne à notre Char la douce Volupté ;
 Mais si cette Science , à la Sincérité
 N'est pas étroitement unie ,
 Elle n'égale pas la simple Vérité.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

LA multitude de soins, qui occupent la plupart des Princes, ne leur permet pas de donner toujours une attention bien soutenue aux progrès des Arts & des Sciences. Les Particuliers doivent donc, de leur côté, faire des efforts, pour y contribuer. C'est ce qui arrive aujourd'hui, dans une Entreprise considérable que quelques Savans ont formée, & à laquelle les Amateurs des Curiosités naturelles sont invités de prendre part, par voie de Souscription. Ils trouvent ici une belle occasion de satisfaire leur goût & de se procurer les choses les plus rares. Voici en gros le Plan de cette Entreprise.

1°. On a fait choix de M. *Mylius*, savant Médecin de *Berlin*, pour se rendre en *Amérique*. Comme il y a déjà bon nombre de Souscrivans, il partira, au plus tard, au commencement du Printemps prochain, suivi d'un Domestique de son choix. La Société lui fournira 800. Ecus d'Empire, par Année, ou s'il se peut 1000. pour tous ses frais, entretien & honoraire.

2°. Ce Voïage durera 3. Ans, enforte que toute l'Entreprise coutera environ 3000. Ecus d'Empire.

3°. Les Souscrivans pourront s'engager pour 30. 50. 100. Ecus par An, ou plus, & ils tireront des Curiosités à proportion.

4°. M. *Mylius* passera la première Année en *Géorgie*, come la partie la plus Méridionale de la *Caroline*; la seconde, il se rendra, soit par Terre, soit par Mer, dans les Colonies *Angloises* les plus Septentrionales, & traversera, s'il est possible, les Montagnes d'*Obsego*; la troisième, il ira ou à la *Jamaïque*, ou aux *Antilles*, ou à *Surinam*. Cette dernière Année finie, son Contract cessera, & il sera libre, s'il le juge à propos, de repasser en *Europe*.

5°. Il amassera en ces différens Lieux, de toutes les Curiosités que la Nature produit; come les Plantes & leurs Graines, les Insectes, Coquilles, Peaux d'Animaux rares, Oiseaux, Poissons Minéraux & Fossiles; enfin, tout ce qui peut contribuer à perfectionner l'Histoire naturelle. Il ajoutera à chaque espèce une description circonstanciée de tout ce qui peut la concerner, & à mesure qu'il amassera ces Curiosités il les enverra à M. *Collinson* à *Londres*, qui les fera parvenir à M. *de Haller*,

Pro-

Professeur à *Göttingue*, & Directeur de toute cette Entreprise.

6°. Il tiendra un Journal exact de son Voiage ; observera les degrés du Baromètre & du Thermomètre, les Vents, le degré de chaleur, les Météores &c. & tout ce qu'on peut attendre d'un Observateur exact & entendu sur ces Matières. Il observera, aussi, dans tous les Lieux, les Productions qui peuvent entrer dans le Commerce, & tout ce qui concerne cet Article intéressant. Il dessinera, autant que possible, toutes les Bêtes, les Plantes & autres particularités remarquables.

7°. A chaque envoi, il fera part de ses Observations à M. le Directeur, qui les communiquera aux Intéressés ; mais lorsque M. *Mylius* sera de retour il en fera un Corps d'Ouvrage séparé qu'il fera imprimer ; ou ; s'il venoit à mourir dans ce Voiage, M. *de Haller* se chargera de former une Relation suivie, de tout ce que M. *Mylius* lui aura envoyé, & après l'Impression, on en distribuera gratis, un exemplaire à chaque Membre de la Société.

8°. M. *Mylius* s'engage de ne communiquer ses Observations à qui que ce soit, qu'à M. le Directeur.

9°. Toutes les Curiosités naturelle qu'on
rece-

recevra, seront partagées entre les Membres de la Société, à proportion du fond qu'ils auront fourni. Chacun pourra manifester d'avance le genre qui peut être de son goût, soit pour les Plantes & Graines, soit pour les Animaux, soit pour les Minéraux, ou pour les Coquillages &c. en marquant à peu près ce qu'il souhaiteroit de chaque espèce.

Ceux qui voudront prendre part à cette Entreprise pourront s'adresser à M. le Professeur de *Haller*, à *Gottingue*, qui en est le Directeur.

B E R N E.

LE 2. du Mois de Mai dernier, la Mort enleva à l'Académie de cette Ville M. *J. Rodolph Brunner*, qui occupoit, avec aplaudissement, la Chaire de Philosophie. Ce Professeur suivoit les Systèmes de *Wolff* & de *Leibnitz* & les expliquoit, dans ses leçons publiques, avec beaucoup d'ordre & d'exactitude. Il naquit en Août 1698. M. *Jean Rodolph Brunner*, son Père, qui étoit Pasteur à *Fimels*, le destina à l'Etude, pour laquelle il avoit beaucoup d'inclination. Il y fit de grands progrès, & en 1727. il fut reçu au St. Ministère. En 1729. LL. EE. lui donèrent un *Stipendium*, pour voyager & aquerir des connoissances qui pussent faire honneur à sa Patrie. Il vit les Savans les plus distin-

gués & les Universitez & les Académies les plus célèbres : Il s'arrêta long-tems à celle de *Marbourg*, pour y profiter des lumières de l'Illustre *Wolff*. Il fut fait Professeur en Eloquence en 1735. , en Philosophie en 1736. , & Recteur de l'Académie de *Berne*, depuis 1739. jusques en 1742. Ce Professeur a laissé plusieurs Ouvrages Manuscrits, estimés des Connoisseurs ; mais il n'a donné à la Presse, que quelques Brochures, dont on a fait beaucoup de cas ; spécialement *Oratio de impedimentis solide Eruditionis* 1735. 4to. & un Discours en Langue Allemande, qu'il prononça, en qualité de Recteur, le jour des Promotions de 1741. sur l'influence, que peut avoir la vraie Religion au bonheur d'un Etat.

Pour remplacer la perte de ce Professeur, L.L. E.E. ordonèrent les Disputes d'épreuve, acoutumées dans ces occasions. Voici les noms des Persones qui les soutinrent.

Le 19. Juin M. *David Kocher*, Ministre du St. Evangile, fit un Discours, le matin, sur les principales Découvertes que l'on avoit fait nouvellement en Physique & en Mathématique. L'après midi, il soutint différentes Questions de Philosophie, qui avoient été indiquées.

Le 20. M. *Daniel Sprunglin*, Diacre de l'Eglise du *Nydeck*, expliqua les causes

des Eaux Minérales, & soutint de même, l'après midi, les différentes Questions Philosophiques qu'on lui avoit assignées.

Le 22. M. *Daniel Studer*, Ministre du St. Evangile, examina dans son Discours du matin, si l'on pouvoit rendre des raisons Physiques du mouvement annuel & diurne de la Terre, & dit son sentiment sur celle des Hypothèses qu'il trouvoit la meilleure. L'après midi fut employé à réfuter les objections qu'on lui fit sur les Questions prescrites pour ce jour là.

M. *Ryz*, Ministre à *Diesbach*, fit le 26. un Discours sur les effets & les attributs de la Chaleur. Il soutint l'après midi, la dispute ordinaire.

M. le Ministre *Jean Stäpfer* s'exerça le 27. à démontrer l'excellence & l'usage de la Physique; & l'après midi, il défendit les Questions assignées pour ce jour là.

Le 29. M. *Walther*, Ministre à *Spietz*, détailla, dans son Discours, les divers Articles de Physique sur lesquels nous n'avons pas de lumières suffisantes, & traita des moyens d'augmenter nos Connoissances dans cette Science. La Dispute de l'après midi fut bien soutenue.

Le 3. de ce Mois, M. *Allamand*, Ministre à *Ormont*, dans le *Pays de Vaud*, fit un Discours curieux & intéressant sur les différens

Phénomènes du Tonnerre & de la Foudre. L'après midi, il soutint la Dispute d'une manière à attirer l'attention de l'Auditoire.

M. *Walther*, Ministre de *Spiez* fut choisi, quelques jours après, par LL.EE. du Sénat, pour remplir la Chaire de Professeur en Philosophie. Son savoir & ses lumières ne permettent pas de douter, qu'il ne remplisse ses fonctions avec succès & à la satisfaction de l'Académie.

G E N E V E.

MR. *Antoine Philibert* a actuellement sous Presse, une Nouvelle Edition des *Lettres Persanes*, par le célèbre Mr. de *Montesquieu*, 2. Vol. in 12. Cet Ouvrage si connu & si généralement estimé, nous dispense d'en faire l'Eloge.

SECRET pour conserver les Grains contre les Charançons.

REcherchant avec empressement tout ce qui peut être utile à la Société, nous nous faisons un devoir de lui communiquer dans le tems des Moissons, la découverte d'un Secret simple & facile, pour conserver le Grain, contre les Insectes, que l'on appelle

Char.

Charançons. Voici en quoi il consiste. Il faut prendre de l'Eau, dans laquelle les Toneliers ont fait tremper leurs Oziers, pour le travailler plus facilement, & attendre que cette Eau ait pris une couleur noire, une odeur forte, un goût acre; qualités qui lui sont communiquées par la tendre Ecorce de l'Ozier; car l'Ozier paré, c. à d. celui que l'on a dépouillé de cette Ecorce, ne produiroit pas le même effet. On doit ensuite arroser de cette Eau, le Toit, les Murailles ou les Parois du Grenier, en observant de changer le Grain & de le nettoyer. Au moyen de ces précautions si faciles, jamais on ne verra approcher du Bled, ces Insectes, qui y font un si terrible dégât.

Si les Phisiciens pouvoient découvrir un Secret, pour détruire ou chasser aussi les *Urbecs*, qui font tant de ravage à la Vigne naissante, la Société leur en seroit infiniment redevable.





L'AVARICE punie, & la PROBITE' récompensée.

UN riche Marchand de *Paris* venant de recevoir une *Some* considérable, laissa par inadvertance, dans le *Fiacre* dont il s'étoit servi, un *Sac* de 1200. *Liv.* Un Particulier, qui monta dans le même *Carrosse*, quelques momens après, trouva ce *Sac*, & s'en empara come d'un *Bien*, qui naturellement ne devoit pas appartenir au *Cocher*. Cependant le Marchand arrivé chez lui, s'aperçût, avec autant de surprise, que de chagrin, de la perte qu'il avoit faite, & chercha avec empressement les moyens de recouvrer sa *Some*. Il parcourut inutilement les différentes *Maisons* où il avoit été; fouilla avec aussi peu de succès le *Fiacre* dont il avoit remarqué le *N^o*; interrogea inutilement le *Cocher*, & mit en usage tout les expédiens que l'*Avarice* pût lui suggerer. Le dernier qu'il employa, auroit réussi au delà de ses espérances, si sa trop grande avidité, ne lui en eût fait perdre tout le fruit. Il fit afficher à tous les *Carrefours*, que celui qui lui doneroit des nouvelles

& lui feroit retrouver un Sac de L. 1200, qu'il avoit perdu, recevrait une récompense de 50. Francs. Le Particulier, possesseur du Sac, n'hésita pas un instant à le remettre à celui qui le reclamoit; d'autant plus louable en cela, que sa situation n'étant point aisée, il se défaisoit d'un petit Trésor; mais l'Équité prévaloit dans son Cœur, sur tout autre sentiment. Il se rendit donc chez le Marchand, remit à l'un de ses Garçons le Sac qu'il rapportoit, & s'atendoit à recevoir la gratification promise. Il fut extrêmement surpris de voir le Marchand sortir de son Comptoir come une furie & l'acabler d'invectives, en l'accusant d'avoir pris son paiement d'avancé, puisqu'il ne se trouvoit que 1150. Francs dans ce Sac. Il eût beau lui protester, qu'il n'y avoit pas d'avantage que ce qu'il lui avoit rendu, le Marchand ne voulut point entendre raison & le congédia, ou plutôt le chassa, avec beaucoup d'emportement.

Un procédé si injuste ne pouvoit qu'affliger un honête Home, qui le méritoit si peu, & come on trouve du soulagement à conter ses chagrins, il fit part de celui qui l'occupoit à un de ses Amis, qu'il rencontra fortuitement. Celui-ci lui conseilla d'en porter plainte aux *Consuls*, Juges ordinaires des difficultés qui surviennent aux Né-

gocians. Il suivit cet Avis, & aiant comparu tous deux, le Marchand, croiant d'en imposer, voulut encore prendre le haut ton; mais le Juge fit bien tôt cesser les criailleries & les interrogea par ordre. *Pouvés vous assurer*, demanda-t'il d'abord au Marchand, *que le Sac que vous avés perdu contient L. 1200. & que celui qu'on vous a rendu n'en renfermât que 1150 ?* Après sa réponse affirmative, il s'adressa au Plaignant; *Vous*, lui dit-il, *vous protestés n'avoir rien ôté au Sac que vous avés rendu, & qui ne contenoit que 1150. Liv?* Il le déclara, & étoit d'autant plus à croire, que rien ne lui auroit été plus aisé que de garder le tout, s'il avoit été capable de s'aproprier quelque chose injustement. *Hé! bien*, continua le Juge, *Vous qui redemandés un Sac de 1200. Liv. vous devés, & nous vous condançons, à rendre à cet Home, celui qu'il vous a remis, puisqué ne contenant pas la même Söme, il ne vous appartient point & n'est pas celui que vous avés perdu.*

La Sentence füt exécutée sur le champ. Tout le monde l'aplaudit, & l'on vit avec beaucoup de satisfaction, d'un côté, l'Avare du Marchand punie par cette perte, & d'un autre la Probité récompensée.



HISTOIRES de quelques Vols hardis & finguliers.

ON n'entend parler aujourd'hui, que de Vols. La plûpart des Conversations roulent, sur cette Matière qui forme les Nouvelles du jour. Quelques traits particuliers de ces Vols, qui troublent la Société; ne seront point déplacés ici. Il est avantageux aux Public, qu'on lui fasse conoitre les différens Tours, que ces Scélerats inventent, pour s'emparer du Bien d'autrui, afin que l'on prenne de sages précautions, pour éviter de tomber dans leurs piéges.

Il y a quelques Mois qu'un Etranger, qui parloit fort bon Anglois, arriva à *Clare*, dans la Province de *Suffolk*, à 15. lieues de *Londres*, & s'informa d'abord où demeroit le Pasteur du Lieu. On lui indiqua sa Maison, & il s'y rendit. Il s'annonça come un Ministre, qui avoit une Eglise considérable à *Amsterdam*, & que des Affaires de Famille apelloient dans cette Province, où il comptoit passer quelque tems. Le Pasteur de *Clare* le reçût avec beaucoup de politesse, & le pria de prendre logement chez lui, tant qu'il

qu'il resteroit dans le Bourg. L'Etrainger le remercia d'abord; mais il se rendit enân à des instances réitérées & il fût logé dans la plus belle Chambre de la Maison. Il tâcha de gagner la confiance de son Hôte, avec lequel il eût plusieurs Conversations des plus édifiantes & convenables au Caractère dont il s'étoit revêtu. Le Pasteur, enchanté des Discours de ce prétendu Ministre, prit tant de goût à l'entendre, qu'il le pria de vouloir bien procurer la même satisfaction à ses Paroissiens, & leur doner le Dimanche, un Sermon de sa façon. Il accepte la Proposition, compose un Sermon des plus touchans, monte en Chaire, & le débite, avec une Eloquence & une Onction, qui tira des larmes de son Auditoire. Le Ministre de *Clare* lui même en fût si satisfait, qu'il le pria de nouveau de prêcher le Dimanche suivant. Au jour marqué, il dona une Pièce encore plus belle & plus pathétique; ce qui lui aquit une grande réputation dans tout le Bourg, où l'on ne parloit plus que du Pasteur d'*Amsterdam*. Les Persones les plus considérables du Lieu, pour lui marquer leur reconoissance, & l'estime qu'ils faisoient de lui, l'invitèrent chez eux & lui donèrent plusieurs Repas. Ce faux Ministre, qui n'étoit qu'un Vo-

leur déguisé, répondoit à toutes ces civilités; & come il étoit encore plus habile Escamoteur, que grand Prédicateur, à chaque Repas où il est invité, il joue si adroitement des mains, qu'il se trouve toujours quelque Pièce d'Argenterie de manque. On s'en prend aux Domestiques; car qui se feroit jamais avisé de soupçonner un Ecclésiastique si zélé, de semblable friponerie.

Cependant come il pouvoit à la fin être découvert, nôtre Aventurier songeoit à se retirer en bon ordre, pour aller exercer ailleurs ses talens. Il ne lui restoit plus qu'à duper son Hôte; & c'est à quoi il avoit déjà travaillé. Pour y réussir plus sûrement, & faire un meilleur coup de main; il avoit essaié de mettre, dans ses intérêts, la Servante du Pasteur, jeune Brunette des plus jolies, dont ce Tartufe feignoit d'être amoureux, & à laquelle il en contoit à la fourdine. Come l'Amour fait faire assés souvent au Sexe les plus grandes sottises, il se flatoit, que cette Fille, qu'il s'éforçoit d'éblouir par l'espérance de l'épouser, se prêteroit à ses desirs; mais loin d'entrer dans ses vûes, elle avertit son Maître de la Galanterie de ce prétendu Ministre. Cette conoissance rabatit beaucoup de l'estime qu'il avoit eue pour lui; & pour couper
pié

pié à cette Intrigue, le Pasteur de *Clare* dit à l'Avanturier, qu'une Affaire inopinée l'appelloit à *Londres*, où il faloit qu'il se rendit le lendemain. C'étoit lui signifier poliment son congé.

Quoi que cela dérangerât un peu les Projets du Fripon; fertile en invention & prêt à prendre son parti sur le champ, il dit au Pasteur, que ce Voïage se rencontroit fort à propos, & qu'ayant lui même quelques Affaires à *Londres*, il auroit l'honneur de l'accompagner, & il le pria de vouloir bien lui faire trouver un bon Cheval. Le Ministre, charmé du succès de son stratagème, qui le débarassoit d'un Home, qu'il ne regardoit plus de si bon œil, depuis qu'il avoit appris qu'il en contoit à sa Servante, lui fit chercher le meilleur Cheval, qu'il pût trouver, & le lendemain ils prennent ensemble la route de *Londres*. C'est dans ce Voïage, que ce Scélerat se démarqua entièrement. Il avoit remarqué que le Ministre s'étoit pourvû d'une vingtaine de Guinées, & n'avoit pas oublié une Montre d'Or, sur laquelle il avoit plusieurs fois jetté des yeux de concupiscence. Arrivez dans un endroit où ils se trouvoient seuls, le faux Ministre tire de sa poche un Pistolet, qu'il apuie sur la Poitrine du Pasteur, en

lui demandant la Bourse & la Montre. Peu s'en falût que celui-ci ne tombât à la renverse, tant il fût faisi d'étonnement & de fraieur, à la vue d'un procédé si peu inattendu. Lors qu'il fût un peu revenu à lui, il voulut faire, à cette occasion, quelques Remontrances à son prétendu Confrère, Mais le Scélerat, qui n'avoit, ni le tems, ni l'envie de l'écouter, lui répondit; *qu'il n'étoit pas question de Sermons; qu'il avoit dit reconoitre qu'il en savoit faire lui même; mais que pour les mettre en pratique, c'étoit une autre affaire; qu'il ressembloit en ce point à la plupart des Prédicateurs, qui font très souvent le contraire de ce qu'ils prêchent; enfin qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il lui falloit, ou sa Bourse, ou sa Vie.*

L'alternative étoit un peu trop violente & trop pressante, pour balancer. Il falût remettre la Montre d'Or & les Guinées au faux Eclésiastique, qui donant alors des Epérons à son cheval, disparût come un Eclair. Le Pasteur se trouvant ainsi la Dupe de sa bone foi, n'eût plus d'autre parti à prendre, que de s'en retourner chez lui, où il arrive plus mort que vif. Pour surcroit de douleur, il aprend, à son arrivée, que toute son Argenterie étoit disparüe avec son indigne Compagnon de Voïage, qui l'a-

Savoit emportée. Vol dont on ne s'étoit aperçû que deux heures après son départ. La seule consolation qu'il ait eu, dans sa disgrâce, a été de la partager avec beaucoup d'autres. En éfet on a découvert, que ce Fripon en avoit fait à peu près autant, dans les meilleures Maisons de *Clare*.

Voilà un tour des plus hardis qu'un Voleur puisse faire; mais en avouant, qu'il ne faut pas être bête, pour en jouer de pareils, on doit convenir, qu'il faut, comme l'on dit, être né pour le Gibet, pour employer aussi mal des talens, avec lesquels un pareil Coquin pourroit non seulement vivre en honête Home, mais briller encore dans le Monde.

LE Ministre d'un Village entre *Mastricht* & *Liège*, aiant reçû, sur la fin du Mois dernier, la Some de 700. Florins, eût le bonheur de l'aporter chez lui, sans être dévalisé. Il se croïoit hors de tout danger, lors que sur les dix heures du soir, il entend fraper à sa porte. Il regarde par sa fenêtre, pour voir qui ce pouvoit être, & n'apercevant qu'une Personne seule, il descent & lui ouvre sa porte. C'étoit un Mendiant tout déguenillé, qui lui expose les larmes aux yeux, qu'il y a deux jours qu'il n'a
man-

mangé, & qui le prie de vouloir bien lui doner le Couvert. Le charitable Pasteur, lui done abondamment à manger, & le fait coucher sur de la pailles dans un coin de sa Maison; après quoi il va lui même se mettre au lit. Le prétendu Mendiant ne vit pas plutôt le moment que le Ministre devoit être en dormi, qu'il ouvrit la porte à quatre Fripons, qui de concert avec lui, allèrent heurter à la porte de la Chambre du Pasteur, qui s'étant levé fût saisi d'une extrême fraieur à leur vüe. *Ne craignez rien, lui dit l'un d'eux, nous sommes d'honnêtes Gens; & notre intention n'est pas de vous faire le moindre mal. Nous avons appris, que vous aviez reçu aujourd'hui 700. Florins; & c'est tout que nous voulons de vous.* Ils apuèrent ce Discours, chacun par une paire de Pistolets, qui rendirent leur éloquence triomphante. Le Ministre voiant qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, leur remit, en tremblant, cette Some, qui faisoit tout son Trésor.

Celui qui l'avoit d'abord harangué paroissant touché de l'altération qu'il remarquoit chez le Ministre, prit de nouveau la parole, & lui dit, au nom de la Compagnie: *Qu'ils aimoient trop leur Prochain, pour ne pas prévenir le mal que l'émotton où ils le voioient pourroit lui causer;*

Et que come ils savoient qu'il n'y avoit point de Chirurgien dans le Village, il lui ofroient les Services d'un de leurs Camarades, qui saignoit aussi adroitement que le pourroit faire le Chirurgien même du Roi. Le Pasteur, content d'avoir perdu son Trésor, sans vouloir risquer encore sa vie entre les mains de ces Malheureux, se défendit long-tems de se laisser saigner; mais il falût enfin se rendre; & celui qui fit l'opération s'en aquita parfaitement bien. A ce trait ils en ajoutèrent un autre, auquel le Ministre n'avoit guères lieu de s'attendre. Pour vous prouver, lui dirent ils, que nous sommes d'honêtés Gens; voila 300. Florins que nous vous rendons. Vous avez lieu d'être satisfait de nôtre procédé, puis que pouvant emporter le tout, nous nous contentons de 400. Florins, pour cinq que nous sommes, pendant que nous vous en laissons 300. pour vous seul. Voila un trait peu ordinaire parmi cet Ordre de Gens. La Charité de ce bon Ministre, toute imprudente, qu'elle avoit été, leur toucha sans doute le cœur, & lui sauva la vie, la Divine Providence aiant permis, que ces Malheureux ne lui fissent pas la moitié du mal qu'ils pouvoient lui faire.

*Tel est l'Ordre du Ciel & de la Providence,
La Charité toujours reçoit sa récompense.*



LE PAPILLON & la CHANDELLE.

F A B L E.

*UN Papillon, las de courir ,
 Du matin jusqu'au soir, après Zéphire & Flore.
 Sur un Mirthe fleuri s'en alla s'endormir ,
 Bien résolu , lors que l'Aurore ,
 Auroit ouvert le Palais du Soleil ,
 De reprendre , à son réveil ,
 Son innocent badinage.
 Il dormoit profondément ,
 Lors que dans le voisinage ,
 On fit du bruit aparemment.
 Il s'éveille en sursaut , & voit une Chandelle ,
 Dans le prochain Appartement.
 Qu'est cela , se dit-il ? . . Ah ! c'est assurément ,
 Quelque Divinité nouvelle ,
 Qui vient de ces Jardins achever l'ornement :
 Courons , & prévenons Zéphire ,
 Tandis qu'il dort non-chalammité.
 Il acourt donc le pauvre Sire :
 Ce fût pour son malheur. Il ignoroit , hélas !
 Que celle qu'il comptoit déjà pour sa conquête ,
 Et dont il admiroit les séduisants apas ,
 Lui feroit perdre la tete ,
 Même la vie. . Un Amour violent
 L'ayant fait aprocher, il trouve un feu brûlant.*

*Il recule deux pas, puis revient à la charge ;
 Recule encor, revient, reprend le large ;
 Enfin, après maint tournoiement,
 Il s'avance si près, qu'il est pris par une aile.
 Il se debat en vain ; il salut y périr,
 Et de la mort la plus cruelle.*

*Vous, qui, vrais Papillons, ne courez qu'au
 Plaisir,
 Craignez que, quelque jour, Jeunesse sans
 cervelle,
 Vous ne couriez ainsi vous perdre à la Chan-
 delle.*

✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽ ✽✽✽✽

LOGOGRIPHE.

J*E suis un Ornement, que le bon goût produit.
 On me trouve en tous lieux, & par tout on
 m'admire,
 Par ma variété j'amuse ton Esprit :
 Je crois, Ami Lecteur, que c'est assez t'ins-
 truire.*

*Douze Lettres forment mon nom,
 En les combinant bien, tu trouvera sans peine,
 Du Dieu Plutus le riche Don,
 Un agréable Lieu, sur les bords de la Seine
 L'Instrument aimé du Chasseur
 Le téméraire Enfant du célèbre Dédale,
 Des Dieux la divine Liqueur,
 L'afreuse Déesse, à tout Mortel fatale,*

Dans les mains du Soldat, ce qui se voit souvent,
 L'Imitateur de la Nature,
 L'endroit où les Vaisseaux sont à l'abri du Vent,
 La plus commune Nourriture,
 Du ténébreux Séjour l'avidé Nautonier,
 L'Oiseau de la fière Déesse,
 L'endroit où le Printems attire le Guerrier,
 Un Gouverneur plein de Sagesse,
 Le nom d'un Patriarche, un Fleuve renommé,
 De Phaeton la Sépulture,
 Deux Notes de Musique une antique Cité,
 Chez un Peuple une Bête impure.

C A R E M E est le mot de l'Enigme du Mois
 de Juin.

AVIS concernant le Tabac.

DES Persones mal-intentionées, soit par
 intérêt, ou par d'autres vûes, avoient
 répandu, assés généralement, que les pe-
 tites Particules luisantes, que l'on remarque
 quelquefois dans le Tabac, particulièrement
 dans le *St. Vincent*, étoient du Verre, qui
 produisoit les éfets les plus funestes. Un tel
 bruit est sans aucun fondement, & par des
 Expériences sans réplique & bien constatées,
 on a démontré combien il étoit contraire à la
 vérité. Ces Expériences sont à le portée de

tout le monde & chacun peut s'en convaincre par soi même. Le Tabac est nitreux & abondant en Salpêtre; & quand la Feuille de Tabac est atachée à sa Tige, il s'y répand souvent, par les grandes Pluies, du Sable très subtil, qui y reste ataché, en le préparant, parce qu'on ne lave pas le Tabac, come on pourroit fairé le Jardinage. Ce Sable subtil & ce Nitre sont donc uniquement ces Particules luisantes, que l'on aperçoit dans les Tabacs lorsqu'ils sont rapés; & il est ridicule de croire que ce soit du Verre, cristal, qui coûte à *Dunkerque*, où on le fabrique, la moitié plus que le Tabac, & pour concasser ce Verre & le réduire en poudre, il en couteroit encore le triple plus que le Tabac ne se vend. Pour démontrer aux plus Incrédules, qu'il n'y a aucun Verre on peut en prendre 1. Once de Tabac rapé, où l'on voit ces petites particules luisantes, mettre cette Once dans un demi quart de pot d'Eau tiède, la bien remuer & délaier, & transvaser d'un Vase à l'autre, jusques à une Cuillerée, & passer ensuite à travers d'un Tafetas noir, le Tabac & l'Eau que l'on aura ôté du premier Vase, on n'y trouvera ni Matière pesante, ni luisante; mais on verra au fond de la première vidée, la Terre lavée, qui est sabloneuse. Ce sont des Vérités démontrées.



T A B L E.

L <i>Lettre aux Editeurs, à l'occasion du Médecin</i>	
<i>La Mettrie.</i>	Pag. 3.
<i>Lettre à ce Docteur.</i>	13
<i>Eclaircissement sur la sévérité d'Elisée, en-</i>	
<i>vers les Enfans de Béthel.</i>	41
<i>Extrait d'une Dissertation lue dans l'Acad.</i>	
<i>Roiiale des Sciences de Berlin.</i>	55
<i>Réponse aux Questions de Liege, proposées</i>	
<i>aux Jurisconsultes Suisses, Journ. de</i>	
<i>Mai p. 476.</i>	62
<i>Autres Réponses aux Questions du même</i>	
<i>Journ. p. 475.</i>	74
<i>Epitre de Mr. de Voltaire au Cardinal Quirini.</i>	83
<i>Pensées morales en Vers.</i>	86
<i>Epitre de M. le Comte de P... à l'Auteur de</i>	
<i>la Piece intitulee Guillaume Tell.</i>	87
<i>Nouvelles Literaires.</i>	89
<i>Secret pour préserver le Grain contre les</i>	
<i>Charançons.</i>	95
<i>L'Avarice punie, & la Probité récompensée.</i>	97
<i>Histoires de Vols hardis & singuliers.</i>	100
<i>Le Papillon & la Chandelle. Fable.</i>	108
<i>Logogriphe.</i>	109